L'Orient Littéraire

Numéro 107 - IX^e année

Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

III. Rencontre avec Michel Onfray

VI. La bibliothérapie selon Régine Detambel Rencontre avec Michel Onfray

VI. La bibliothérapie selon Régine Detambel

VII. La messagère d'Ounsi el-Hage

VII. La bibliothérapie selon Régine Detambel

VII. Entretien croisé avec Ramy Zein et Yasmir

VIII. Toufic Youssef Aouad, témoin visionnaire VII. Entretien croisé avec Ramy Zein et Yasmina Khadra











Édito Cécité

un carrefour, la circulation est bloquée. Dans sa voiture, un automobiliste gesticule désespérément en hurlant ces trois mots: «Je suis aveugle!» Il est conduit chez un médecin qui, le soir même, est atteint de cécité. Le pays tout entier est bientôt contaminé par cette épidémie. Plus de gouvernement, plus de transports, plus d'électricité ni d'eau! Le livre qui raconte cette histoire est L'aveuglement de José Saramago, prix Nobel de littérature 1998. Roman saisissant, il nous apparaît comme une parabole brûlante d'actualité: notre époque est hélas dominée par les aveugles. Il y a d'abord ceux qui ne voient pas les génocides, comme les Turcs qui n'ont toujours pas assumé leur responsabilité dans l'extermination d'un million et demi d'Arméniens, ou comme le père Le Pen qui continue à parler de «détail» quand il évoque les chambres à gaz. Il y a les aveugles d'Europe qui laissent périr des milliers de migrants dans les eaux de la Méditerranée sans régler une fois pour toutes ce problème récurrent. Îl y a ceux qui, par cécité et mauvaise foi, occultent les preuves irréfutables de l'implication du régime syrien dans les assassinats politiques commis au Liban, mises en évidence par l'affaire Samaha et par l'élimination de Rustom Ghazalé; et la communauté internationale qui ferme les yeux sur les massacres d'Assad qu'elle traite désormais avec complaisance et sur les épurations commises par Daech qu'elle «combat» avec mollesse... İl y a nos députés aveugles qui ne voient toujours pas la nécessité d'élire un président de la République alors que l'ennemi est à nos portes et que la plupart de nos institutions sont paralysées. Il y a aussi ceux qui, par indécence, ne voient pas la misère du peuple et se permettent d'organiser des soirées pharaoniques à Charm el-Cheikh ou à Marrakech alors que leurs concitoyens crèvent de faim. Il v a surtout la cécité des Libanais qui, comme des moutons de Panurge, suivent bêtement nos dirigeants corrompus qui les manipulent, violent la Constitution et se remplissent les poches... «Ab! La révolution, la révolution! Si seulement ce peuple pouvait se révolter!», s'exclame un personnage du Pain de Toufic Youssef Aouad. Vite, un

ALEXANDRE NAJJAR

Tous les numéros de L'Orient Littéraire sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction

ophtalmologue!

ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, RITTA BADDOURA

Coordination générale: HIND DARWICH Secrétaire de rédaction: ALEXANDRE MEDAWAR Correction: YVONNE MOURANI

Contributeurs: TAREK ABI SAMRA, GÉRARD Béjjani, Nada Chaoul, Edgar Davidian, François de Closets, Carole André-DESSORNES, LAMIA EL SAAD, SAMIR FRANGIÉ. Katia Ghosn, Mazen Kerbaj, Henry Laurens, Issa Makhlouf, Farouk Mardam-BEY, JEAN-CLAUDE PERRIER, RAMY ZEIN.

E-mail: LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine. www.lorientlitteraire.com

«Waterloo! morne plaine!»

Le monde s'apprête à commémorer le bicentenaire de la défaite de Napoléon à Waterloo, le 18 juin 1815. Cette bataille, qui a opposé près de 200 000 hommes et changé le cours de l'Histoire, a été racontée par ses acteurs, dont l'Empereur lui-même. Tragédie classique, pièce romantique, elle a aussi inspiré poètes, romanciers et essayistes de France et d'ailleurs...

a collection «Folio» chez Gallimard vient de publier une anthologie de textes sur cette fameuse bataille relatée par ses acteurs et ses témoins - dans les deux camps -, mise en jugement par les historiens, et magnifiée par les plus grands écrivains du XIX^e siècle qui ont transformé l'Histoire en mythe.

Des visions contradictoires

La défaite totale et sanglante de Waterloo, face à l'Europe coalisée contre la France, a sonné le glas pour Napoléon et son «étrange monarchie au kitsch carolingien inaugurée en 1804 ». L'Empereur, selon les témoignages de tous, est apparu usé, malade et conscient que, si son dernier coup de poker échouait, il n'y aurait plus de recours honorable pour lui. D'aucuns, et pas seulement parmi ses ennemis, auraient préféré, pour sa gloire, qu'il fût tué sur le champ de bataille. C'est le cas de Lord Byron qui détestait le dictateur mais admirait son génie, ce qui lui valut d'ailleurs quelques inimitiés dans son propre pays! Mais Napoléon a survécu, et entrepris de se justifier par écrit, à plusieurs reprises, faisant assumer à d'autres la responsabilité accablante de sa défaite. Essentiellement le maréchal Grouchy, qu'il blâme d'une «inexcusable lenteur dans des circonstances



si délicates, de la part d'un officier si zélé». Et le maréchal Ney, «le brave des braves », qu'il accuse, dans Le mémorial de Sainte-Hélène, d'avoir perdu huit heures avant de passer à l'attaque le 16 juin - allégations dont ce dernier se défendra comme un beau diable.

Aux yeux de ses partisans, puis de ses embaumeurs littéraires, surtout post mortem, Napoléon ne pouvait être coupable. Il avait été mal compris, mal servi, voire trahi. Une thèse à laquelle le poète républicain Lamartine n'adhère pas: « Il fut vaincu sans pouvoir s'expliquer à lui-même sa défaite et en la rejetant sur la trahison, écritil en 1851 dans son Histoire de la Restauration. Il ne fut trahi que par son génie». Alors que son collègue Adolphe Thiers, comme nombre d'historiens à venir, accepte la version napoléonienne des événements, le romancier anglais Walter Scott parle plutôt, dans The life of Napoleon Buonaparte (1827), de «suppositions gratuites, de déguisements et de faussetés ».

Mais, avec la mort de Napoléon à Sainte-Hélène en 1821, prisonnier des Anglais qui, selon une thèse toujours partagée par certains chercheurs, l'auraient empoisonné, finie la polémique, place à la canonisation laïque, dont l'apogée sera le retour des cendres en 1840, puis l'inhumation aux Invalides,

en 1842! Fils d'un général d'Empire, Victor Hugo est l'inventeur, dans son poème «L'expiation», extrait des Châtiments (1853), du fameux: « Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!». Dans son roman Les misérables (1862), Hugo lave le grand homme de toute faute stratégique: «Ne voyons dans Waterloo que ce qui est dans Waterloo». Dans l'édition définitive de 1883 de La légende des siècles, il ajoute Le retour de l'Empereur, véritable dithyrambe au «Roi! génie! empereur! martyr!». Son poème épique s'achève sur une prophétie de revanche: Hugo imagine l'aigle souffletant d'un coup d'aile le lion anglais! Pour le poète, exalter Napoléon Ier, c'était aussi exprimer son mépris pour son neveu, Napoléon III, l'ennemi absolu...

Traumatisme

La bataille de Waterloo, la chute de Napoléon, l'effondrement du rêve impérial, l'humiliation de la défaite et l'occupation brutale du nord du pays par les coalisés, provoquèrent en France un traumatisme profond, très lent à guérir dans toutes les catégories de la société (à l'exception des partisans des Bourbons) et relayé par les plus grands écrivains du XIXe siècle: Dumas (fils de général également), Chateaubriand (dans ses Mémoires

d'outre-tombe), Balzac (dans Le médecin de campagne), Stendhal (dans La chartreuse de Parme), Nerval... Quant à la fin de Napoléon, elle est considérée comme une illustration de la fatalité divine. C'est la thèse de Tolstoï dans Guerre et paix; c'est surtout celle de Victor Hugo:

«Ces héros sont trop grands! un même sort les suit./ Hélas! tous les Césars et tous les Charlemagnes/ Ont deux versants ainsi que les hautes montagnes;/ D'un côté le soleil, et de l'autre la nuit.»

On le voit: lire sur Waterloo, c'est se plonger dans l'un des épisodes les plus passionnels du «grand roman national» français. Deux siècles après, la bataille fait encore couler beaucoup

JEAN-CLAUDE PERRIER

WATERLOO, ACTEURS, HISTORIENS, ÉCRIVAINS, préface de Patrick Gueniffey, textes choisis et annotés par Loris Chavanette, Gallimard, 2015, 882 p.

À lire également:

WATERLOO d' Alessandro Barbero, Flammarion. NAPOLÉON ET LA DERNIÈRE CAMPAGNE - LES CENT-JOURS 1815 de Jacques-Olivier Boudon, Armand Colin

WATERLOO, CHRONIQUES D'UNE BATAILLE LÉGENDAIRE de Bernard Cornwell, Ixelles éditions disponible en anglais sous le titre: Waterloo: The history of four days, three armies and three battles,

LA BATAILLE DE WATERLOO de Jean-Claude Damamme, Perrin.

NAPOLÉON CHEF DE GUERRE de Jean Tulard

LA CHUTE DE NAPOLÉON de Dominique de Villepin

Napoléon face au miroir

Napoléon a en grande partie construit sa propre image.

L'HOMME QUI VOULAIT TOUT de Xavier Mauduit, éditions Autrement, 2015, 336 p.

éjà de son vivant, Napoléon s'est raconté et a été raconté sous forme de légende: « légende dorée et légende noire ». Encore aujourd'hui, plusieurs lectures cohabitent: le Napoléon de la «propagande impériale» est très éloigné du Napoléon « confronté à l'étude rigoureuse de l'universitaire ». Propagande. Le mot renvoie d'ordinaire aux monocraties et aux régimes totalitaires, moins souvent à Bonaparte. Il a pourtant conduit sa propagande comme il a conduit son armée: « avec fougue ».

Il est de notoriété publique qu'il s'accommodait fort bien de quelques petits arrangements avec la vérité. L'acte d'état-civil de son mariage avec Joséphine en est un bel exemple : il se vieillit, elle se rajeunit. Accessoirement, il change de nom: Buonaparte devient Bonaparte. Chateaubriand constate dans ses Mémoires d'outre-tombe qu'il avait tout réduit à sa personne. Des expressions telles « les institutions créées par Napoléon » ou encore « les victoires de Napoléon » nient, dans leur formulation, l'existence de centaines de milliers d'hommes et de femmes. Déjà lors de la campagne d'Italie, il associe son nom aux victoires françaises: il est le vainqueur de Lodi, de Rivoli, d'Arcole... Il lui faut remporter la «bataille de l'image » qui l'oppose aux autres généraux de la Révolution. Ainsi, à Rivoli, le rôle de Masséna est essentiel mais la victoire est attribuée à Bonaparte. À Arcole, Augereau s'élance sur le pont un drapeau à la main. L'image est forte. Bonaparte se l'approprie. Durant la campagne d'Égypte, il se sert de la presse à des fins de propagande: Le courrier de l'Égypte et La décade égyptienne diffusent son prestige.

Bonaparte a pris le pouvoir par un coup d'État que la propagande affiche comme légitime. Il lui faut désormais représenter un pouvoir légal; il organise un plébiscite. La Constitution est officiellement adoptée en février 1800 mais «les chiffres ont été truqués ». Un autre plébiscite portant sur l'hérédité de la dignité impériale est organisé en novembre 1804. Le oui l'emporte largement « avec toutes les précautions à donner aux chiffres des résultats ». Les Bulletins de la Grande Armée sont abondamment diffusés et



justifient l'expression « menteur comme un bulletin ». L'opposition étant « muselée », la propagande n'en est que plus convaincante.

Pour Napoléon, les arts sont «un outil de propagande efficace » et n'échappent pas à la censure. Les peintres courtisans sont aux ordres et respectent les canons imposés par le pouvoir: «Recommandez aux peintres de s'attacher moins à la parfaite ressemblance qu'à donner le beau idéal». S'il n'était pas nécessaire que le portrait ressemble à Napoléon, «il fallait que Napoléon ressemble à son portrait ». La construction d'une silhouette facilement reconnaissable fut «l'une de ses plus grandes réussites ». David peindra Le Sacre de Napoléon sans aucun souci d'authenticité; allant jusqu'à représenter la mère de l'Empereur au centre du tableau alors qu'elle avait refusé d'assister à la cérémonie. Blessé au talon à Ratisbonne, Napoléon se sert de cet épisode sans gravité pour se faire représenter par la propagande comme un chef de guerre qui « risque sa vie » au même titre que ses soldats. À Sainte-Hélène, il mènera une dernière campagne: celle de la mémoire. Le Mémorial n'est pas un recueil de souvenirs mais « un texte destiné au futur, à l'histoire, quitte à la réécrire ».

Tout n'a-t-il pas déjà été écrit et révélé? L'agenda de Napoléon a été reconstitué au jour le jour. Sa correspondance est publiée de manière exhaustive. Les sources sont accessibles, les travaux pléthoriques. Agrégé et docteur en Histoire, spécialiste de la période napoléonienne, Xavier Mauduit confronte l'imagerie tantôt « diabolisante » tantôt « hagiographique » de l'Empereur à son analyse d'historien. Nous connaissons tout de Napoléon. Mais entre l'info et l'intox... « le personnage reste difficile à cerner ».

Thierry Lentz: «Waterloo, c'est la fin d'une époque, de la Révolution et de l'Empire.»

uriste de formation, professeur, historien, Thierry Lentz, né en 1959, est spécialiste du Consulat et du Premier Empire à qui il a consacré de nombreux ouvrages, dont une Nouvelle histoire du Premier Empire en deux volumes (Fayard, 2002-2004). Il est également directeur de la Fondation Napoléon. Auteur de Waterloo 1815, il fait le point, pour L'Orient Littéraire, sur la célèbre bataille, ses conséquences, et, plus globalement, sur le bilan du règne de Napoléon. Sans langue de bois.



colonial, et sa démographie à la hausse: contrairement à une idée reçue, les guerres napoléoniennes n'ont pas «saigné» le pays. Rien à voir avec 1914-18. En revanche, sur le plan diplomatique, c'était fini. La France, revenue à ses frontières d'avant la Révolution, ne sera plus jamais une grande puissance mondiale sans l'aval des Anglais.

Pourtant, Napoléon Bonaparte semblait avoir une vision géopolitique planétaire, dès la campagne d'Égypte, en 1798.

Pourquoi cet engouement aujourd'hui à célébrer Waterloo?

Bien que ce soit la plus grande défaite de l'armée française avant 1840, totale et meurtrière (11000 morts côté français en quatre jours de campagne, dont 6500 juste à Waterloo, soit 10% de l'armée de Napoléon), c'est une bataille que les napoléoniens aiment considérer comme une « défaite glorieuse ». Napoléon lui-même en a fait l'histoire, dans le premier volume de ses Mémoires dictés à Gouraud, publiés en 1818, où il passe en revue tous les responsables de la défaite (Grouchy, Ney...), sauf lui! C'était la bataille de trop, un coup de poker qu'il a perdu, et dont il savait qu'il lui serait fatal. Waterloo, c'est la fin d'une époque, de la Révolution et de l'Empire.

Quel bilan dressez-vous du règne de Napoléon Bonaparte?

Sur le plan extérieur, c'est l'échec du projet d'un homme, commencé sous Louis XIV, de faire de la France la plus grande puissance en Europe. Napoléon était une espèce de Martien, personne n'étant à son niveau, et qui n'a plus écouté personne après avoir renvoyé Talleyrand. Il a commis de graves erreurs: la guerre en Espagne, la campagne de Russie, le refus de la paix avec les Anglais en 1806, puis encore en 1813-1814. À l'intérieur, sa réussite est d'être parvenu, en deux ans (1800-1802), à en finir avec la Révolution, à doter la France d'institutions modernes, solides, comme le Code civil, qui font encore la France d'aujourd'hui. En 1815, la France, très endettée, était en train de redevenir très riche, son économie LAMIA EL-SAAD : était en bon état, notamment grâce au commerce

Toute la société de l'époque rêve d'Orient, et l'idée d'aller couper la route des Indes aux Anglais est de Talleyrand. La campagne s'est achevée sur un échec militaire, et Bonaparte a pris la fuite. En revanche, d'un point de vue culturel, les conséquences furent positives. La description de l'Égypte, c'est une réalisation fabuleuse. Il a aussi tenté de dicter ses vues au royaume du Maroc, une vieille monarchie très organisée, fondée en 790. Mais son interventionnisme a poussé le sultan dans les bras des Anglais. Quant à la Perse et à l'Empire ottoman, il a voulu s'en faire des alliés, un temps, contre les Russes, mais sans suite. Napoléon avait, en effet, une vision globale du monde, sauf des États-Unis, auxquels il n'a rien compris. On lui doit aussi la fameuse formule: « Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera.»

À votre avis, la France doit-elle célébrer la défaite de Waterloo?

Sous Chirac, qui n'aime pas Napoléon (De Gaulle ne l'aimait pas non plus), on n'a pas célébré ses victoires. Aujourd'hui, le roi des Belges a invité tous les chefs d'État européens le 18 juin à Waterloo. La moitié a déjà répondu positivement. Le Président de la République française doit, selon moi, y aller, mais en expliquant pourquoi, et ce qu'on commémore. Non point une défaite, mais la fin d'une période de conflits incessants.

> Propos recueillis par JEAN-CLAUDE PERRIER

WATERLOO 1815 de Thierry Lentz, Perrin, 2015, 110 p.

<u>Le point de vue de Farouk Mardam-Bey</u>

Samir Kassir, dix ans après

Je ne peux m'empêcher de

penser à ce que Samir au-

rait dit, le jour de son cin-

quante-cinquième anniver-

saire, à propos du Liban, de

la Palestine et, bien enten-

du, de la Syrie. Il est vilain

de faire parler les morts,

mais je suis persuadé qu'un

défenseur acharné comme

lui de l'indépendance du

Liban aurait vigoureuse-

ment critiqué le Hezbollah

pour avoir pris les Libanais

en otage, bloqué le jeu des

institutions, envoyé ses

hommes en Syrie tuer et se

faire tuer, et montré qu'il

n'était, ou n'était plus,

qu'un instrument de l'ambi-

tion impériale iranienne. Le

Palestinien qu'il était aurait

fustigé une Autorité pour-

rie jusqu'à la moelle, sans

la moindre autorité sinon

celle que lui délèguent les

Israéliens, et un Hamas

qui combine fanatisme reli-

gieux, cynisme politique et

aventurisme guerrier. Le

même Palestinien aurait

été suffoqué en voyant

beaucoup de Palestiniens,

Palestiniens, applaudir sans vergogne un

régime dont la ligne de conduite, depuis

qu'il existe, a été de sacraliser la « Cause

palestinienne » pour mieux étouffer les

Palestiniens. Le Syrien, enfin, qui a été

l'un des tous premiers à s'exprimer sans

ambages sur la politique des Assad, en

Syrie même et sur le plan régional, qui a

dénoncé comme personne la mafia sécu-

ritaire syro-libanaise, qui a payé le prix

le plus fort pour avoir osé le faire, ce

Syrien se serait probablement contenté

de pleurer avec les siens tout en leur

demandant de tenir bon. Ils n'ont pas

le choix, leur dirait-il, ils doivent tenir

bon. Contre les deux États de barbarie,

celui du clan mafieux qui l'a assassiné et

celui des djihadistes coupeurs de têtes.

Et s'il le faut, contre toute cette inhu-

J'ai écrit ces quelques lignes les yeux

embués de larmes, comme il m'arrive

chaque fois que je me souviens de Samir

ou qu'on évoque son nom. Ceux qui les

deuil. Est-il raison-

nable, au milieu d'une

hécatombe, de ressen-

tir la disparition d'un

ami, survenue dix ans

plus tôt, comme une

blessure béante? En

a-t-on le droit, poli-

tiquement et moralement? Peu m'importe.

Le meurtre de Samir

préfigurait tous les

autres. Et mon propre

malheur de l'avoir

perdu est ma façon

d'éprouver tout le mal-

maine humanité.

ans. Je l'imagine à cet âge, un peu bedonnant, les cheveux gris, la barbe grise, et les sourcils, même les sourcils, déjà un peu gris, et il souffre d'un lumbago chronique. L'« enfant-miracle », comme le nommaient ses amis pour le taquiner, a meurtre vieilli. Mais c'est une chance de Samir de pouvoir vieillir. Ce qui est scandaleux, c'est de préfigumourir à quarante-cinq ans, rait tous le plus bel âge d'un homme. J'imagine donc Samir au les autres. présent. Il aime toujours Et mon l'Italie, et surtout, en Italie, propre les Italiennes, et plus que toutes les Italiennes, Claudia malheur Cardinale. En France, ce de l'avoir n'est pas une actrice, aussi perdu est belle soit-elle, qui le passionne, mais des historiens, ma façon les enfants et petits-enfants d'éproude Fernand Braudel. Il se ver tout le souvient avec tendresse de Maxime Rodinson, qu'il a malheur plusieurs fois rencontré et arabe.» s'indigne du sort réservé par des monstres à Michel et beaucoup de prétendus amis des

n ce mois de mai 2015, Samir aurait eu cinquante-cinq

Seurat. Il fredonne derrière Léo Ferré un vers d'Aragon: « Est-ce ainsi que les hommes vivent? » Il me demande comment, par quel tour de passe-passe, Sarkozy, puis Hollande, ont réussi à se faire élire présidents de la République. Le vieux Grévisse n'a pas changé de place, il est encore là, sur son bureau, à côté du Petit Robert que nous appelions familièrement Le Bob. Il y vérifie les usages d'un mot rare qu'il a envie de placer dans un article, là où on ne l'attend pas. Le regard est toujours malicieux, le sourire moqueur, et l'orgueil, l'orgueil de celui qui se sait très doué et qui agaçait les imbéciles, est intact. Comment le lui reprocher ? Depuis que nous ne le voyons plus, il a écrit les trois livres qui le tenaient à cœur. Le premier est un roman noir, à peine commencé en 2005. Il raconte l'histoire d'un journaliste libanais honnête poursuivi par des tueurs à la solde du minable dictateur d'un pays voisin. Le thème, je vous l'accorde, n'est pas très original. En revanche, le personnage du dictateur n'a que très rarement été si bien campé. Le deuxième livre est la biographie de Nasser. Ce n'était pas

facile de la réussir, contre l'adulation béate des uns et le dénigrement systématique des autres. Quant au troisième, c'est la pertinente et tant attendue analyse du régime syrien par le recours, non à la science politique, mais à certaines séquences mémorables du film Le parrain de Coppola. J'aurais tant aimé en être le coauteur...

Le retour de Ric Hochet

Cinq ans après le

décès de son des-

sinateur Tibet, Ric

Hochet ressuscite

et nous revient le

29 mai avec une

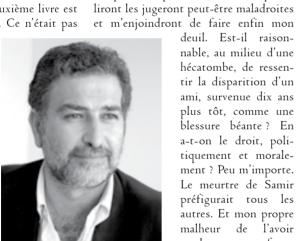
ture imaginée par

Ducobu, La peau

Zidrou (L'élève

Liemt (*Poker*).

nouvelle aven-



Actu BD héros un milliardaire russe jeté en prison par le président Vladimir Khanine (!) et évadé dans des conditions explosives. Le second volet de la série

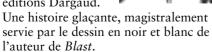
heur arabe.

Le rapport de Brodeck en BD

.

sortira en septembre 2015.

Le roman de Philippe Claudel, Le rapport de Brodeck, prix Goncourt des Lycéens 2007, sort en BD grâce à Manu Larcenet qui l'a adapté pour les éditions Dargaud.



• • • • • • • • • •

Dad et ses filles à papa

Dad est un comé-

dien quadragénaire

ayant quatre filles

apparaît comme le plus grand album de western depuis *Blueberry*. Le premier volet, déjà paru, sera suivi d'un tome

de l'ours) et illustrée par Simon Van

Le tome 2 d'Undertaker

2 prévu en novembre 2015.

Créé par Ralph Meyer

et Xavier Dorison chez

Dargaud, Undertaker,

qui met en scène Jonas

Crow, un croque-

mort sans foi ni loi,

Koraslovski revient en septembre Avec le pétrole au centre du scénario, Koralovski, la BD de politique-fiction signée Philippe Gauckler, a pour

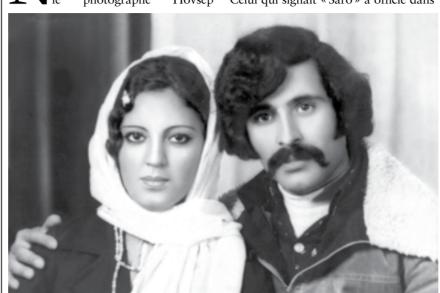


de quatre femmes • • • • • • • • • • différentes... On imagine la suite! Le premier tome de cette chronique familiale cocasse signée Nob aux éditions Dupuis est sorti le 20 mars sous le titre Filles à papa. Le prochain est prévu en octobre 2015.

<u>L'image du mois</u>

Hovsep Madénian ressuscité

Té en 1915 à Hadjin en Turquie, Madénian s'est illustré par des portraits mort en 2012 à Beyrouth, saisissants qui ont survécu au temps. photographe Hovsep Celui qui signait «Saro» a officié dans



plusieurs studios situés place Debbas, dans le quartier de Sabra et à Bickfaya, et a acquis avant la guerre une belle réputation. Dans l'album que lui consacre Houda Kassatly aux éditions Al-Ayn, on redécouvre les œuvres de ce photographe oublié, rehaussées par une colorisation subtile: «Par le biais de la colorisation, il ne s'agissait pas uniquement de donner de la couleur au cliché, mais aussi d'intervenir sur le sujet et d'en faire ressortir le meilleur.» Les portraits d'enfants et d'adultes réalisés par Madénian et transfigurés par son art nous plongent avec nostalgie dans un passé où les studios étaient un passage obligé pour immortaliser un visage... Trente de ces portraits, format 30x40, trouvés au marché aux puces à Basta, sont exposés jusqu'au 22 mai 2015 à la Galerie Alice Mogabgab (renseignements au 01 204984).

<u>Coup de cœur</u>

Les âmes Soeurs de Wajdi Mouawad

a dernière pièce de Wajdi Mouawad, intitulée Sœurs, ∎premier volet d'un «Cycle domestique» qui sera complété par Frères, Père et Mère, a été récemment jouée avec succès sur les planches du Théâtre National de Chaillot, à Berlin et à Toulouse. Annick Bergeron, complice du dramaturge depuis Incendies, y interprète tous les rôles avec une maîtrise et une énergie remarquables. Et si Sœurs est un chefd'œuvre, c'est parce que tout – le texte, la mise en scène, la musique, l'éclairage, le bruitage (comme les galops du troupeau de bisons, qui n'est pas sans rappeler les rhinocéros dans la fameuse pièce de Ionesco), le dispositif scénique et les effets techniques (les panneaux coulissants qui ceinturent la scène, la parebrise de la voiture, l'usage de la vidéo, la projection d'images, de phrases ou de mots renvoyant à l'enfance...) y est impeccable. Et l'on sort troublé, bouleversé, par cette histoire qui vous tient en haleine de la première seconde à la dernière...

À l'issue d'un séminaire sur la médiation, l'avocate Geneviève Bergeron décide de ne pas conduire sous la neige et de passer la nuit à Ottawa en attendant la fin de la tempête. Ayant averti sa mère, une femme visiblement très accaparante qui se plaint de la disparition du service funéraire en français au Manitoba, elle descend dans un hôtel high-tech et déshumanisé où les installations et les machines (la télévision, les lumières, le réveil, le frigo...), commandées vocalement, ne reconnaissent plus la langue française: «L'anglais fonctionne toujours par défaut »... Tout



agace Geneviève, tout l'exaspère dans cet établissement où son nom même est écorché: on l'appelle « Dgenevivi Berguer-on »! La coupe est pleine: l'avocate pète les plombs. Elle casse tout dans la chambre 2121 et, pour fuir le cauchemar, se réfugie à l'intérieur de son lit, entre le sommier et le matelas, comme un embryon dans le sein maternel, une chenille dans son cocon ou... un enfant apeuré pendant la guerre. Débarque l'agente d'assurances appelée par la direction de l'hôtel pour constater les dégâts. La femme, prénommée Layla (comme la sœur du dramaturge), est d'origine libanaise; elle est contrariée par son père qui ne s'est jamais adapté à sa nouvelle vie au Canada et qui, nostalgique, rechigne à s'alimenter parce que les fruits et légumes qui ne proviennent pas de son pays natal sont «en carton». Layla achève son expertise au milieu des confidences et des jérémiades. On la voit repasser une chemise: on dirait qu'elle efface les plis de sa famille froissée par les violences et les silences. Cinquantenaires et célibataires, les deux femmes, celle qu'on voit et celle qu'on devine, dialoguent, partagent leurs exils intérieurs, s'interrogent sur leur identité symbolisée pour l'une par la voix de Ginette Reno et pour l'autre par Sa'at Sa'at de la chanteuse libanaise Sabah. Elles sont en symbiose, unies par ce pont audessus du vide qui fait front aux vents contraires venus de Winnipeg ou de Beyrouth.

Respectant l'unité de temps et l'unité de lieu, comme dans les pièces classiques, Wajdi Mouawad est cynique, féroce même, quand il aborde les questions familiales, notamment le destin de ces sœurs aînées qui se sacrifient pour servir leurs parents, ou le problème de l'assimilation culturelle. Ses mots percutants, ses images puissantes, font mal, en dépit de la drôlerie de certaines situations ou répliques. « Ce que tu veux vomir, tu l'avales, dit Layla. Pas de temps pour les miracles. Alors dans le silence de tes nuits, pour tuer : ment parue chez L'Harmattan, le venles germes des regrets, soir après soir, tu étrangles tes rêves. Ta vie heureuse, tu l'étrangles, ta vie amoureuse, tu l'étrangles, ta vie libre, tu l'étrangles.» Le théâtre de l'absurde n'est pas loin. Mais une lueur, comme la fraterni- À l'initiative de l'ULCM-France, un té qui unit les clochards dans En at- : collectif d'associations franco-libatendant Godot de Beckett, sauve ses : naises organise du 15 au 17 mai, à personnages du désespoir: «Ce n'est : la Halle des Blancs Manteaux (48, pas parce que la corde de ta guitare : rue Vieille du Temple), des «journées se casse que tu ne peux pas te trouver un violoncelle quelque part pour continuer à vivre et savoir ça, ça permet de continuer à résister», déclare Geneviève à sa mère à la fin de la pièce avant de lui dire « Je t'aime » ... Une leçon magistrale!

ALEXANDRE NAJJAR

La pièce **SŒURS** est disponible chez *Leméac/Actes* Sud-Papiers, 2015, 50 p.

Raymond Gébara L'un des grands noms du théâtre libanais, Raymond Gébara, vient de nous quitter. Né en 1935 à Kornet Chehwane, cet acteur, metteur en scène et polémiste fut pendant 4 ans le directeur de Télé-Liban. Ses chroniques sarcastiques à la radio et dans la presse étaient suives par un large public. On lui doit de nombreuses pièces remarquées, dont: Saneh el-ahlam, Taht riaayat Zaccour, Qui a cueilli la fleur d'automne?, Pique-nique sur la ligne de démarcation, Le procès de Jésus, ou encore Kandalaft monté au ciel... À sa

Farid Salman

Auteur

Guillaume Musso

Michel Onfray

3 Naguib Mahfouz

Ounsi el-Hage

6 Alexandre Najjar

Georges Corm

9 Marc Lévy

10 Fred Vargas

8 Jean-Christophe Rufin

ELLE ET LUI

TEMPS GLACIAIRES

condoléances émues.

Penseur et écrivain, ancien directeur général du Comité national Gibran, Farid Salman est décédé le 31 mars dernier. C'est grâce à son action que le

famille, L'Orient littéraire présente ses

Musée Gibran a été aménagé dans la ville natale de l'auteur du Prophète.

Günter Grass Prix Nobel de littérature (1999). l'écrivain allemand Günter Grass, né à Dantzig en 1927, est mort le 13 avril. Romancier

épique, intellectuel engagé, polémiste et satiriste. Parmi ses ouvrages les plus connus, écrits dans une langue luxuriante, pleine de fantaisie et d'ironie, figurent Le tambour (1959) dont l'adaptation filmique a reçu la Palme d'Or à Cannes en 1979 et l'Oscar du meilleur film en 1980, Le chat et la souris (1961), Toute une histoire (1995), Mon siècle (1999) et Pelures d'oignon (2006).

Jean-Louis Crémieux-Brilhac Ancien résistant et historien de la

Seconde Guerre mondiale, créateur de la Documentation française et auteur de plusieurs ouvrages de référence sur la France libre, Jean-Louis Crémieux-Brilhac est décédé à l'âge de 98 ans.

Ruth Rendell

La reine du polar Ruth Rendell est décédée à Londres à l'âge de 85 ans. Elle est l'auteure de 70 titres traduits dans 26 langues.

François Maspero Figure militante de l'édition dans les années 60 et 70, écrivain et traducteur, François Maspero est décédé

à l'âge de 83 ans. On lui doit la publication d'une cinquantaine de livres, dont plusieurs essais sur l'Algérie. Il a reçu en 2006 le Prix Edouard-Glissant pour l'ensemble de son œuvre.

Robert Laffont

Flammarion

<u>Meilleures ventes du mois à la Librairie Antoine</u>

Éditions L'INSTANT PRÉSENT XO COSMOS Flammarion **LES NOCES DU PALAIS** L'Orient des Livres/Actes Sud LA MESSAGÈRE AUX CHEVEUX LONGS JUSQU'AUX SOURCES L'Orient des Livres/Actes Sud VIE DE JUDE, FRÈRE DE JÉSUS Françoise Chandernagor Albin Michel **DICTIONNAIRE AMOUREUX DU LIBAN** Plon PENSÉE ET POLITIQUE DANS LE MONDE ARABE La Découverte **CHECK-POINT** Gallimard

<u>Agenda</u>

Festival du Printemps de **Beyrouth**

La fondation Samir Kassir, qui commémore cette année le dixième anniversaire de l'assassinat de l'écrivain et journaliste Samir Kassir, propose une nouvelle édition du Festival du Printemps de Beyrouth, du 3 mai au 6 juin. Tables rondes, conférences, exposition et installation artistique sont au rendez-vous. Le programme complet est disponible sur le site du Festival: www.beirutspringfestival.org

Le Festival «Étonnants voyageurs»

Organisé par Michel Le Bris, le Festival « Étonnants voyageurs » aura lieu à Saint-Malo du 23 au 25 mai. Parmi les invités: Alaa el-Aswany, Jonathan Coe, Russell Banks, Lyonel Trouillot, Kamel Daoud, Boualem Sansal, Alexandre Najjar et un grand nombre d'écrivains français, dont Patrick Deville, Jérôme Ferrari, Laurent Gaudé, Mona Ozouf, Alain Rey, Patrick Rambaud, Jean-Christophe Rufin et Jean Teulé.

Adonis plasticien Le styliste Azzedine Alaïa expose jusqu'au 10 mai, dans sa galerie parisienne située rue de la Verrerie à Paris, des calligraphies et autres œuvres visuelles du

poète Adonis. À cette occasion, la galerie coédite avec Actes Sud un album tiré de l'exposition et intitulé « A. » À noter que le Mercure de France publie aussi un recueil poétique d'Adonis ayant pour titre:

Signature de Fadi Azar

Prends-moi, chaos, dans tes bras.

.

Fadi A. Azar signera ses trois livres: Rimes et raison, Sœur Christèle et Le téléphone, sa pièce de théâtre récemdredi 8 mai de 17h à 22h à la Librairie Antoine, souks de Beyrouth.

.

Journées du Liban à Paris

du Liban » placées sous le patronage de l'ambassade du Liban en France, en collaboration avec l'Office du Tourisme du Liban en France et en partenariat avec la Mairie du 4e arrondissement. Tables rondes, conférences et signatures de livres auront lieu à cette occasion.

Dany Laferrière reçu par Amin Maalouf à l'Académie Dany

Laferrière sera reçu à l'Académie française par Amin Maalouf en séance solennelle, le jeudi 28 mai 2015 à 15h, au fauteuil d'Hector

Bianciotti.



<u>Francophonie</u> L'OIF soutient la cause

arménienne La Secrétaire général de l'OIF

Michaëlle Jean s'est associée aux cérémonies de commémoration du génocide arménien qui ont eu lieu le 24 avril dans la capitale arménienne et partout ailleurs dans le monde. « Je partage les souffrances des enfants, petits-enfants et descendants des victimes de ce drame qui a fait plus d'un million et demi de morts, a-t-elle déclaré dans un communiqué. Cette leçon de courage et de résistance doit nous inspirer, car nous aurions beaucoup à perdre, pour nous-mêmes, comme pour les générations futures, si nous devions céder à la facilité du renoncement devant l'ampleur, la diversité et la complexité des défis auxquels le monde est aujourd'hui confronté. » La Secrétaire générale se rendra en Arménie à l'automne pour assister à la 31^e session de la Conférence ministérielle de la Francophonie qui aura lieu à Erevan les 30 et 31 octobre 2015. Rappelons que l'Arménie est membre de l'OIF depuis 2012.

L'ORIENT LITTÉRAIRE N° 107, VENDREDI 8 MAI 2015

e Michel Onfray, on parle beaucoup dans les médias français; mais le lit-on vraiment? Et ne préfère t-on pas souvent ce qui fait le «buzz» à ce qui nécessite du temps et de la réflexion? Le philosophe est un boulimique du travail, un drogué de la plume, qui produit jusqu'à six livres par an. Son imposante bibliographie en dit long sur ce qui le tient en éveil depuis des années et en creux, on devine un peu de sa biographie, souvent douloureuse et qui l'a fait côtoyer la rudesse de la vie et la déchirure de la mort à maintes reprises. L'empêcheur de penser en rond qui a créé en 2002 l'Université Populaire à Caen pour faire un pied de nez au parisianisme, a démarré la même année sa Contre-histoire de la philosophie. Il vient de publier Cosmos, premier volume d'une trilogie intitulée Brève encyclopédie du monde et qui propose de tendre vers une sagesse sans morale en harmonie avec la nature. Il a également publié Le réel n'a pas eu lieu, regard critique sur le Don Quichotte de Cervantès et premier volume de sa contre-histoire de la littérature et un recueil de haïkus Avant le silence.

Vous dites: « J'apprends plus en observant le monde que dans les livres», «Un philosophe est quelqu'un qui sort des bibliothèques » ou encore « La philosophie nous invite à laisser tomber les livres pour regarder le monde. » N'estce pas paradoxal de la part d'un philosophe qui publie autant d'ouvrages?

C'est parce que j'ai beaucoup lu que je peux dire cela des livres! C'est aussi parce que j'ai beaucoup écrit... Je n'invite pas à ne plus lire, à mépriser les livres, à ne plus publier, mais à faire des choix et à ne sélectionner que les livres qui nous ramènent au monde, pas ceux qui nous en éloignent. Je propose également d'écrire non pas des livres idéalistes et conceptuels qui nous éloignent du monde, mais des livres hédonistes, sensuels et voluptueux qui nous y conduisent, nous y ramènent et nous permettent de mieux le comprendre. Je ne serais pas très crédible si j'écrivais des livres pour dire qu'il ne faut pas lire... Il faut juste en finir avec une littérature qui fait écran et s'interpose entre nous et le monde pour célébrer et produire une littérature qui nous lie au monde.

À propos de Cosmos, vous dites qu'il est votre premier livre alors que vous en avez publié plus de 70. Que voulezvous donc dire?

Qu'après avoir commencé ce livrelà, j'ai su qu'il rendrait caduque tous mes autres livres ou du moins que mes autres livres apparaitraient pour ce qu'ils étaient: une préparation à ce livre-là. Je ne nie pas ce que j'ai publié depuis 1989, je ne renie pas non plus ce que j'y disais, mais ce qui advenait sous ma plume alors que j'écrivais et que je composais Cosmos était possible parce que j'avais précédemment écrit ce que j'avais écrit. Un peu comme quand, chez un artisan, on passe du stade de l'apprenti à celui de maître. Il m'a fallu un quart de siècle d'apprentissage

pour commencer à pouvoir dire que je crois savoir ce qu'il faut faire et comment il faut le faire. N'oublions pas non plus que je dis ceci du premier livre d'une trilogie et qu'avec Décadence puis Sagesse je m'engage dans ce que j'ai nommé ironiquement une Brève encyclopédie du monde. Ironiquement parce qu'une encyclopédie ne saurait être brève et que cette brièveté fera tout de même 1500 pages! Ce triptyque constituera une philosophie de la nature, une philosophie de l'histoire, une philosophie pratique.

Ce livre serait une sorte d'hommage à votre père qui vous a appris, ditesvous, des choses essentielles telles que les étoiles, le temps, l'espace. Comment s'est fait cet apprentissage, et estce quelque chose dont vous venez de prendre conscience ou qui vous a toujours accompagné?

Cela m'a toujours accompagné, mais je viens d'en prendre conscience... Cosmos s'ouvre avec la mort de mon père. Cette mort fut un héritage, non pas de biens matériels, mon père était pauvre, mais de biens spirituels. Au moment même où il mourrait entre mes bras, sous le ciel, dehors, dans la nuit, cette force qui le quittait m'a semblé entrer en moi comme un legs. Il m'a fallu savoir ce qu'était cet héritage, faire un état des lieux: ce livre c'est l'état des lieux de ce dont j'hérite. À savoir un équilibre, une force, une paix, un calme, une détermination qui étaient propres à mon père. J'étais déjà pétri par ce que mon père m'avait transmis par l'exemple de sa vie, mais j'ai mis des mots sur cela afin que cela soit clair pour moi et surtout utile à mes lecteurs.

Vous dites que l'oubli du cosmos serait un des signes du nihilisme contemporain. Votre souhait serait que votre livre incite à prendre sa place dans le monde à retrouver la conscience du cosmos. Que voulez-vous dire précisément?

Savoir que nous sommes dans la na-

ture, que nous sommes dans le cosmos, nous fait prendre conscience que nous ne sommes pas des monades isolées, des atomes autistes, des individualités souveraines, des egos solitaires, mais des fragments d'un grand tout qui a ses règles et ses lois, notamment l'inscription dans le temps. Avec la télévision et la radio, puis les écrans connectés, le XX^e siècle a produit une virtualité qu'il nous fait prendre pour la réalité. Le temps est aboli au profit d'un éternel présent sans relation avec le passé ou avec l'avenir: solliciter le passé, c'est être réactionnaire, conservateur, de droite, donc fascistoïde; envisager l'avenir, c'est être utopiste, rêveur, iréniste. Enfermé en soi, contraint à ne vivre que dans l'instant, on ne peut guère vivre autre chose que le nihilisme qui définit l'absence de points de repères, de boussole, de sens. Chacun vit dans la camisole d'un présent faible, sans autre relation avec autrui qu'utilitariste et intéressée, sans contact avec une autre réalité que lui-même. Comment dès lors une vie digne de ce nom pourraitelle être possible?



Michel Onfray, comprendre, sans rire ni pleurer

Vous lisez le Don Quichotte de Cervantès comme une critique chrétienne du christianisme. Qu'est-ce que Cervantès critique dans le christianisme, alors qu'il est lui-même attaché à cette religion?

La Bible fait partie de ces livres qui s'interposent entre nous et le monde pour nous dire que la vérité n'est pas dans le monde, mais dans le livre qui dit le monde. C'est la même chose avec le Talmud et le Coran. Rappelons ner des idoles car ce n'est pas mon ob-

pour mémoire que la Bible signifie *le* livre... Quand un livre est le livre, il n'y a pas ou plus besoin d'autres livres. Ou alors, on ne justifie que les livres qui disent à longueur de pages que le seul livre est le livre, et ce sont alors des livres de glose - sous lesquels nous croulons. Cervantès est chré-

tien, mais ne croit pas que la vérité du christianisme soit dans le livre qui dit le christianisme, mais dans la vie de Jésus qu'il faut imiter. Don Quichotte fait des livres de chevalerie, une variation sur le thème chrétien, des obstacles à la vraie vie, à la vie réelle. Les intellectuels sont presque tous des descendants de Don il s'agit de Démocrite ou de Montaigne.

Quichotte car ils croient moins le réel que les livres qui disent le réel. J'aspire à la sagesse de Sancho qui veut savoir ce qui est vraiment pour agir réellement sur le réel.

Ce principe de la «contre-histoire», est-ce le projet fondamental de votre vie, le sens profond de votre œuvre? Déboulonner les idoles, est-ce jouissif?

Je n'ai pas de jouissance à déboulon-

jectif. C'est celui des journalistes qui sont moins soucieux, dans les treize années de ma contre-histoire, de ce qui fait leur buzz (Freud par exemple) que de ce qui ne fait pas leur buzz (le fait qu'il n'existe pas de philosophes présocratiques - car c'est une construction platonicienne pour faire com-

mencer la philosophie à Platon – ou que Montaigne n'ait pas écrit les Essais, il les a dictés, ce qui change l'économie du livre et de la pensée, ou d'autres choses révélées dans ma contre-histoire). Mais on m'invite sur les plateaux de télévision quand il s'agit de Freud, pas quand graphies d'artistes contemporains, des proses poétiques, des pièces de théâtre, un recueil de haïkus, des chroniques sur l'actualité, un éloge de Bourdieu, personne n'en a jamais parlé. En revanche quand je fais un livre de 500 pages pour Camus, les journalistes en font un livre contre Sartre et l'on ne m'interroge que sous cet angle. Je suis moins un philosophe en guerre ou en colère qu'un philosophe qui cherche la vérité. Mais la guerre et la colère font le spectacle médiatique, pas la recherche de la vérité. De même je n'ai pas le souci de la « revanche », mais de la vérité et de la justice, de la justesse. Vous affirmez que l'Europe est morte,

J'ai publié plus d'une vingtaine de livres

aux éditions Galilée qui sont des mono-

que «notre civilisation a fait son temps », que c'est bientôt la fin de l'Occident. À quoi le voyez-vous?

La vie confinée au présent nous empêche de prendre de la hauteur, ce qui est nécessaire quand on fait de la philosophie de l'histoire. Chacun souscrit à la phrase de Valéry: « Nous autres civilisations, nous savons que nous sommes mortelles.» On en fait même des sujets de bac, mais on est incapable d'en tirer les conclusions pour ce qui nous concerne. L'Europe est une civilisation judéo-chrétienne qui nait avec Constantin au début du IVe siècle. Cette civilisation a donc 1500 ans: qui peut croire qu'elle est immortelle? Ce serait le seul cas depuis le début de l'humanité! Mais nous ne voulons pas voir que cette civilisation, parce que c'est la nôtre, est mortelle et qu'elle se meurt. Une civilisation est vivante tant qu'elle produit et construit. Jadis c'étaient des abbayes et des cathédrales - regardez la carte des abbayes cisterciennes construites au XIIe siècle. Or, que produit notre civilisation, que construitelle? Du cinéma sans images, de la peinture sans peinture, des romans sans intrigues et sans personnages, de la poésie sans mots, de la philosophie sans sens, de la politique sans histoire, de la musique sans son, des expositions sans objets - voyez respectivement Debord, Malevitch, Robbe-Grillet, Isou, Derrida, Hollande, Cage. Nous construisons des supermarchés dans lesquels les familles vont en procession consumériste le samedi, mais plus une seule cathédrale. La Sagrada Familia de Barcelone n'en finit pas de ne pas finir alors qu'on fait sortir de terre un môle en trois mois... Je regarde les choses sans les regretter ou le déplorer. Je ne suis pas un décliniste. Ni un conserveur ni un réactionnaire: je ne veux rien restaurer du passé sous prétexte que c'était mieux avant. C'est ainsi. Fatum, destin, marche des civilisations! « Ni rire, ni pleurer, mais comprendre », pour le dire dans les mots de Spinoza.

Vous vous élevez contre les affirmations qui présentent l'islam comme religion de tolérance et de paix. Vous affirmez au contraire que le Coran est un texte belliqueux qui contient des incitations à la violence (contre les juifs, les homosexuels, les adeptes d'une autre religion). Or des millions de musulmans affirment que la religion qu'ils pratiquent est une religion de paix, les

autorités religieuses de plusieurs pays et des imams nombreux condamnent ces violences. Est-ce à dire qu'ils sont en rupture avec le texte? Qu'ils ne connaissent pas leur religion?

Il y a dans le Coran ce qui permet l'antisémitisme, la guerre, l'homophobie, la misogynie, la phallocratie. Les sourates sont nombreuses, j'ai lu le Coran la plume à la main, je sais de quoi je parle. Il y a aussi dans le Coran ce qui permet le contraire et autorise une religion de paix, de tolérance et d'amour. Ce livre contient des messages hétérogènes, contradictoires. Dès lors, le Coran est moins responsable en soi que ceux qui vont effectuer les prélèvements qui permettront la guerre ou la paix, la haine ou l'amour. Il en va de même avec le Nouveau Testament qui contient des textes contradictoires: un Jésus qui tend l'autre joue et pardonne les offenses ou un Jésus qui chasse violemment les marchands du temple avec un fouet - celui dont Hitler fait l'éloge dans Mon combat... Des imams pourront donc condamner les violences au nom du Coran, et ils auront raison, mais d'autres les légitimeront au nom du Coran, et ils auront raison aussi. Quant à ne pas connaitre sa religion, c'est souvent, hélas, le cas de ceux qui n'ont jamais véritablement lu les textes sacrés de leur religion, mais se contentent du catéchisme qu'on leur a appris. Lire le Talmud, la Bible et le Coran n'est hélas pas à la portée du premier lecteur venu. Ce sont des textes longs et ardus, difficiles à comprendre, susceptibles d'interprétations et de lectures contradictoires.

Le haïku, dites-vous, est l'ultime parole avant le silence. La parution de votre recueil, est-ce le signe d'un changement, vous qui avez été jusque-là quelqu'un de très bavard prenant volontiers la parole par l'écrit ou dans les espaces publics et médiatiques?

Je suis l'un et l'autre. Bavard à la télé (mais à quoi bon aller dans les médias si c'est pour se taire?) et silencieux et méditatif ailleurs. Il faut l'un et l'autre: bavard quand il le faut, (je crois à mes idées, et je vais les défendre quand on m'invite à le faire) et silencieux quand on le doit (travailler à tant de livres et les écrire se fait dans le silence). Mais le silence ne fait pas de bruit et l'on ne m'invite jamais à parler de mes haïkus.

Ce passage à un registre d'écriture si différent du vôtre, fait de retenue, d'épure, de matité, que vous a-t-il appris?

Que si l'on m'obligeait de choisir définitivement entre la parole et le silence, je choisirais le silence.

> Propos recueillis par GEORGIA MAKHLOUF

du soleil, au sirocco, à

l'élan vital de l'humus.

Épouser les semailles,

s'offrir à la nature

originelle, goûter aux

nourritures terrestres,

Et pourtant... Gide

est-ce immoral?

COSMOS de Michel Onfray, Flammarion, 2015, 570 p. LE RÉEL N'A PAS EU LIEU de Michel Onfray, Autrement. 2014. 208 p

AVANT LE SILENCE de Michel Onfray, Galilée, 2014,

L'entretien complet est disponible sur le site du journal: www.lorientlitteraire.com

«La guerre et

la colère font

le spectacle

pas la

médiatique,

recherche de

la vérité.»

La Bibliothèque L'immoraliste d'André Gide

ment, la poitrine en avant, j'ose plus. L'amas s'écaille audessus des visages, comme un palimpseste, comme un fard, et je me regarde longuement, enfin, « sans plus de honte aucune ». Avec joie et audace.

Impudiques sommes-nous, Michel et moi, de nous découvrir alors «harmonieux, presque beau(x)». Le narcissisme serait la composante mineure de l'immoraliste. Pour se soigner d'une pneumonie, Michel voyage en Afrique du Nord, puis en Italie, à Ravello, et c'est en apercevant aux champs les peaux dorées des paysans débraillés qu'il décide de se « laisser hâler (aller) de même ». La veste ouverte des mâles représente, sur le plan symbolique, non seulement la tentation homosexuelle et ancillaire de Michel, mais «l'ouverture » de la cloison intellectuelle, asphyxiante, sur le monde extérieur. Le convalescent s'enhardit et se dirige vers une source claire, « très pure », « où le soleil, en vibrant et en se diaprant, pénétrait ». Sans réfléchir, il plonge tout entier dans le «bassin profond», matriciel, qui permet la renaissance dans les fonts baptismaux de l'érotisme. La lutte contre la maladie, contre toute maladie, se concrétise par l'initiation aux sens, par la révélation émerveillée de son propre corps « humide mais

e matin arrive où, sans vête- brûlant ». Le complexe de Narcisse consiste à transformer le regard honteux sur soi en un regard confiant, à se réinventer un paradis où le désir ne serait plus synonyme de péché mais de santé, de sang qui afflue, plus riche et plus chaud, vers l'épiderme tonifié.

> Ménalque enseigne d'ailleurs à Michel le goût du présent hasardeux aux dépens de toute attache et de toute espérance, en un mot, l'hédonisme, qui est la deuxième caractéristique de l'immoraliste. L'éducateur commence par instaurer une proximité douteuse avec son élève qu'il convie à verser du chiraz et à manger des « pâtes roses », comme pour mieux le féminiser, le séduire, avant de lui dicter le principe suprême: « C'est du parfait oubli d'hier que je crée la nouvelleté de chaque heure. » Il s'agit bien d'une invite au dionysiaque dont la loi fondamentale semble l'amnésie. Ménalque adopte en quelque sorte la voix des Sirènes qui ont voulu ôter à Ulysse l'envie de retourner chez sa femme. Occulter tout ce qui retient, les nœuds du mariage, les convenances, les codes, ne pas traîner à l'arrière, « que chaque instant emporte tout ce qu'il avait apporté »! Si la philosophie du détachement irrite quelque peu Michel, et beaucoup plus les bien-pensants, elle nous charme, tel un philtre irrésistible. Au-delà de toute



méfiance, on se surprend presque à aimer ce *carpe diem*, la joie immédiate qui «ne se (peut) garder dans aucun

Habité par le charisme de Ménalque,

Michel passe à la pratique. Alors que sa femme Marceline se meurt dans un lit de cendres, alors que les « trous noirs de ses narines » implorent son assistance, Michel sort sur la place de Touggourt pour se mêler au « glissement clandestin des burnous blancs ». Pire encore, il s'en va retrouver le rire de Moktir, qui l'emmène dans une alcôve maure et, tandis que le jeune Arabe joue avec un lapin, blanc lui aussi, Michel, à défaut d'avoir le garçon, lâchement, passivement, se livre à l'odalisque «comme on se laisse aller au sommeil». Le sommeil pour échapper à la responsabilité conjugale, la démission de la volonté contre la fidélité, la pulsion sacrilège contre le Surmoi que figurent les «barreaux du lit » de Marceline. La dialectique de la chambre funéraire et du lupanar, du noir et du blanc, du sacrifice et de la volupté, de la claustration et de l'émancipation, marque une étape ultime dans la conversion de Michel. Tout se passe comme si l'agonie de sa femme le propulsait au dehors, comme si elle mourait pour qu'il pût se libérer. Ou, au contraire, comme si Michel reprenait vie en épuisant la vie de Marceline, dans une sorte d'homicide inconscient. Terrible mise en application de l'individualisme, qui constitue la force majeure de l'immoraliste.

Et pourtant, Michel, après des années de mensonge auprès d'une femme qu'il ne désire pas, se reconnaît enfin tel qu'en lui-même. Il secoue surcharges, le masque social pour se mettre à nu devant Dieu, pour faire émerger «le vieil homme» que l'on s'efforce toujours de supprimer. Recouvrer son moi authentique, essentiel, derrière l'être « secondaire, appris, que l'instruction avait dessiné par-dessus», est-ce immoral?

Et pourtant, Michel, après la peur et la résistance à la chair, apprend la ferveur et la disponibilité à l'eau, à la flamme



«Gide écrit pour s'immuniser contre les tendances obscures et outrancières en chacun de nous.»

écrit pour s'immuniser

contre le Michel qui se tapit en lui, contre les tendances obscures et outrancières en chacun de nous: «Sans mon Immoraliste, je risquais de le devenir. Je me purge.» L'écriture fait porter au personnage tout le mal que l'auteur aurait pu commettre, elle est catharsis, elle est mithridatisation. La lecture l'est davantage parce qu'elle perd en innocence ce qu'elle gagne en expérience, et qu'à chaque retour sur le texte, elle s'inquiète, se cherche

elle aussi et se trouve « robuste encore, sensu(elle), presque (belle) ».

GÉRARD BEJJANI

Mais qui est donc cette «Messagère aux cheveux longs»?

LA MESSAGÈRE AUX CHEVEUX LONGS JUSQU'AUX SOURCES ET AUTRES POÈMES d'Ounsi el-Hage, traduit de l'arabe (Liban) par Abdul Kader el-Janabi et Marie-Thérèse Huerta, Actes Sud/ L'Orient des Livres, 2015, 80 p.

ors de sa dernière nuit à Paris, tandis que nous traversions la ville de bout en bout, il me disait avoir écrit un poème où il parlait d'un enfant qui engloutissait le sein de sa mère, ou bien sa mère toute entière, je ne sais plus. Sur le moment, j'ai eu l'impression de propos confus, incohérents. Je ne me suis même pas tourné vers lui pour lui demander de répéter. Je n'ai pas osé. Je me demandais ce que pouvait bien vouloir dire un homme tel que lui, qui avait perdu sa mère à l'âge de sept ans, morte d'un cancer. Je me demandais s'il avait réellement prononcé ces paroles, ce qu'il avait voulu dire exactement, si certains mots, à force de clarté, n'en devenaient pas incompréhensibles.

Nous avons continué, traversé un pont vers l'autre rive, traversé le feu de ces paroles brûlantes, comme si je n'avais rien entendu, ou plutôt comme si, inconsciemment, je ne voulais pas être le témoin de sa faim sauvage d'une mère.

Dans son livre La messagère aux cheveux longs jusqu'aux sources, paru récemment aux éditions Actes Sud/ L'Orient des livres dans la traduction française d'Abdul Kader el-Janabi

et Marie-Thérèse Huerta, Ounsi el-Hage part d'un autre lieu, d'une vision poétique différente de celles qui l'ont à la fois précédée et suivie, et que le poète retranscrit comme s'il écrivait une nouvelle strophe du « Cantique des cantiques ».

Mais ici, la femme est tributaire du rôle que l'Église lui assigne, d'après l'apôtre Paul qui considère que « l'homme est la tête de la femme » après que la Bible l'a vue issue de la côte d'Adam. C'est pourquoi Ounsi el-Hage corrige en disant: «Si je suis ta tête, ô ma bien-aimée/ Tu es l'auréole autour de ma tête », puis: « L'oiselle blanche a une force, l'aigle noir une terreur ». Mais la force, ici, est une force conciliante, qui accepte son sort et son rôle tracé du début à la fin. Pourquoi pas, puisqu'el-Hage écrit: « Il l'a emprisonnée sous sa nuit/ Bien vite elle s'y enroule »? puis, ailleurs: «Son chasseur tombe/ L'oiselle blanche prie pour lui... Et voilà, il est sauf.»

Mais qui est donc cette « Messagère cheveux longs jusqu'aux sources »? Le poète lui-même se demande: «Qui est-elle, celle que je chante?» Ne dit-il pas au début du poème qu'il écrit « l'histoire de la face cachée de la Genèse»? Dans cette histoire, nous découvrons une autre Ève, une femme exempte de toute souillure qui associe en elle la mère à la présence transcendée par son absence et la Vierge-Marie; une femme au sein de laquelle il n'a pu se nourrir et qu'il veut engloutir.



La mère est fortement présente chez Ounsi el-Hage, en lui et dans les coulisses de sa prose et de sa poésie. Sa perte prématurée marque son rapport au monde et à la femme en particulier. C'est de là que vient chez lui la peur, de ce sentiment d'être né sans un toit pour abriter sa naissance. La peur sourd chez lui de la perte primordiale, de la perte originelle, cette peur qu'il exprime en maints endroits de sa poésie et par laquelle il inaugure son premier recueil, Lan. La peur du gouffre, la peur du silence, «comme quand, perdu dans une forêt, on s'effraie à l'idée d'une bête sauvage ».

Ounsi El Hage écrit: « L'homme a besoin, avec la femme aimée, d'une illusion aussi solide que celle dans laquelle il a vécu du temps de sa mère.» L'homme se fuit lui-même en cherchant le salut dans l'amour, considérant que «la femme représente mon *absence du monde* ». Il la cherche avec une image toute faite, en oubliant qu'elle est avant tout un être de chair

homme croyant et non-croyant, noble et vil, profond et superficiel, transparent et opaque, clair et obscur, simple et compliqué.»

et de sang, qui éprouve de la joie, de la douleur et de la peine.

Il la voudrait éthérée, céleste; il voudrait qu'elle soit un ange, pas un humain. Comme dans La messagère! Roland Barthes ne dit-il pas dans ses Fragments d'un discours amoureux que l'être que nous attendons n'est pas une personne réelle? Nous le créons et recréons sans cesse à partir de notre faculté et de notre besoin

Il n'en reste pas moins que la femme de La messagère n'est pas la même que celle de ses autres écrits. Dans le poème «La tempête», extrait du recueil Le passé des jours à venir, le féminin prend un visage différent. On y trouve un résumé de son autre vision de la femme, comme lorsqu'il dit: « Quand je suis entré dans ma jouissance et que mon corps s'en est allé, j'ai rempli les espaces, tu es sortie, toi, en criant comme une sainte et en te taisant comme une prostituée.»

«Je suis un Le rapport d'Ounsi el-Hage à la femme n'est pas toujours égal. Jadis inventée et fantasmée, elle a acquis peu à peu une existence réelle. Sa langue poétique en porte la marque, à la fois dans Lan, dans La tête coupée, dans Le passé des jours à venir et dans Qu'as-tu fait de l'or, qu'astu fait de la rose?. Elle était celle qui : tomes réunissant ses meilleures chroallégeait le poids des cauchemars du : niques de l'actualité littéraire et sociale dedans et dehors. Il n'a pas tardé à la maudire puis, de là, à la glorifier, comme c'est le cas dans La messagère : aux cheveux longs jusqu'aux sources. : a été éditée par Sindbad/Actes Sud en Serait-ce à dire que sa vision de la : 1997. La messagère aux cheveux longs femme et de l'amour a changé au fil : jusqu'aux sources et autres poèmes

> Quand je lui demandais pourquoi il regardait l'amour tantôt comme un emprisonnement, tantôt comme une planche de salut, il me répondait: «Pourquoi veux-tu m'enfermer dans le dualisme? Je suis un homme croyant et non-croyant, noble et vil, ¿ Ô Seigneur, écoute-moi! profond et superficiel, transparent: Je viens de son amour. et opaque, clair et obscur, simple et : Les autres m'ont donné un ennemi et compliqué. C'est le propre de l'âme : je me dressai humaine. J'essaie toujours de créer un : Comme un javelot équilibre entre les contraires : l'amour : Ma bien-aimée me brandit arc-en-ciel, et le non-amour, la faiblesse et la : Ils me poussèrent sur la pente obscure force, le bien et le mal, sans vouloir : Et ma bien-aimée me fit parvenir au abandonner l'un pour l'autre.»

Ainsi, ce qu'on entend par amour ne l'orage serait plus cette chose incluse dans les : Elle me révéla depuis le haut du mât strictes limites de son début et de sa : Telle une île pour le guetteur fin mais ni plus ni moins que le trésor : En haut du mât comme un guetteur, perdu au fond de nous depuis l'aube : de la création.

l est de coutume aujourd'hui de penser ou de croire que la poésie a disparu. Le triomphe du roman, devenu le genre hégémonique au sein de la littérature contemporaine au point que le mot même de littérature ne renvoie plus, dans l'imaginaire moderne, qu'au seul domaine romanesque, a rejeté dans l'ombre les autres genres littéraires, si tant est que l'on puisse encore faire des distinctions génériques. Le roman a si fortement évolué depuis cent ans qu'il en est arrivé à fédérer les autres modes d'expression, à reprendre et à mêler en de cette diversité, en rassemblant lui leurs multiples caractéristiques. Il n'en demeure pas moins que la poésie, à l'instar des autres genres, existe toujours, comme geste autonome, comme pratique précise qui exprime une posture de l'homme dans le monde. Ces pratiques et ses postures sont nombreuses, et il y en a autant qu'il y a de poètes dans le monde.

Au cours d'une manifestation qui se tiendra durant deux jours dans

Douze poètes dans la ville

La manifestation Poésie et performance, rencontres poétiques organisées par la Maison Internationale des Écrivains à Beyrouth et l'Université Rennes 2, aura lieu les 8 et 9 mai 2015, au théâtre Gemmayzé.

Internationale des Écrivains à Beyrouth, en partenariat avec l'Univerdouze poètes de huit pays qui, dans des lectures ou des performances, feront entendre leurs voix propres et permettront simultanément de mettre en valeur les diverses voies que peut prendre la poésie actuelle. Seront réunis des poètes qui continuent à lier la poésie à la philosophie en donnant même à la première un rôle ontologique tels Carles Duarte, le grand poète catalan, le Libanais Jad Hatem, ou encore le Français Pierre Parlant, qui a été en

demi avant le festival et qui assigne à la la manière qu'elle adopte pour donner « figure » au réel. Ce genre de questionnement sera également représenté à Beyrouth par la Française Florence Pazzottu. Mais un tout autre versant de la création poétique le sera également, à travers le grand poète belge William Cliff, dont l'œuvre est plus proche de ce que la critique appelle parfois le lyrisme, une poésie narrative mettant en scène un moi qui voyage ou qui se raconte en renouant avec la tradition de l'usage et du malmenage du vers à la

la capitale libanaise, la Maison résidence à Beyrouth durant un mois et grande manière d'Aragon ou de Blaise Cendrars. Une poésie de la désillusion, poésie un rôle d'interrogation éthique, voire de la déréliction de l'homme sité Rennes 2 et son festival de poésie tout en la questionnant, en son essence dans notre temps, ou sur le quotidien Déklamons, a décidé de rendre compte même, sur son rapport au récit et sur et sa douce et lancinante musique secrète sera représentée par les Libanais Iskandar Habache, Fawzi Yammine ou encore par le Syrien Fouad M. Fouad, tandis qu'une poésie en prise avec le réel et les combats de l'individu dans les sociétés modernes sera à découvrir dans les œuvres du Britannique Keston Sutherland, de l'Américaine Andréa Brady et de la Palestinienne Hind Shoufani.

> L'une des caractéristiques de ces deux journées sera aussi de mettre en valeur

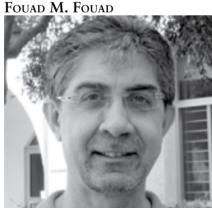
les diverses modalités qu'adopte la poésie pour se faire entendre, au : Ma bien-aimée parut et je devins sens littéral. Il est dans l'ordre des : prière. choses que les poètes donnent de : Ô ma bien-aimée la voix à leur texte, leur donnent : Je jure d'être ton jouet et ton vaincu! chair. Nombre des écrivains invités à : Je jure de chercher à mériter ton étoile Beyrouth sont de grands lecteurs, tels William Cliff ou Keston Sutherland. Andréa Brady et Hind Shoufani sont : Pour désobéir à la sagesse de tes par ailleurs, chacune à sa manière, à : lèvres! l'origine de forums de lectures poé- : Je jure d'oublier mes poèmes pour que tiques, alors que Florence Pazzottu : je te mémorise! accompagne les siennes de projec- : Je jure de courir derrière mon amour tions vidéo et Shoufani de morceaux : et jure de films. Cette manière de mettre le : Qu'il continuera à me devancer! texte en scène et de le faire dialoguer : Je jure de m'éteindre pour ton bonavec les autres arts, notamment vi- : heur suels, pourrait rapprocher certaines : Comme les étoiles du jour! formes de déclamations poétiques de : Je jure d'habiter mes larmes dans ta la performance, un genre propre qui sera représenté lors des rencontres : par le Français Sébastien Lespinasse, chez qui les mots et leurs sons se trouvent comme rendues à une sorte de très belle nudité plastique.

WILLIAM CLIFF



Carles Duarte







ISKANDAR HABACHE



PIERRE PARLANT



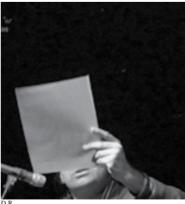


FLORENCE PAZZOTTU



HIND SHOUFANI







Andrea Brady



Poésie et performance, 8 et 9 mai 2015, théâtre Gemmayzé

Vendredi 8 mai

18h-18h20: WILLIAM CLIFF (Belgique), fr.

18h30-18h50: FOUAD M. FOUAD (Syrie), ar.

19h-19h20: Pierre Parlant

(France), fr.

19h30-19h50: HIND SHOUFANI (Palestine), an.

20h-20h20: **K**ESTON Sutherland (Royaume-Uni),

Samedi 9 mai

16h30-16h50: Jad Натем (Liban), fr.

17h-17h20: FAWZI YAMMINE (Liban), ar. 17h30-17h50: Sébastien

LESPINASSE (France), fr.

18h30-18h50: Carles Duarte (Espagne), cat./fr.

19h-19h20: Iskandar

Habache (Liban), ar.

19h30-19h50: FLORENCE PAZZOTTU (France), fr. 20h-20h20: Andrea Brady

(USA), an.

<u>Poème d'ici</u>

d'Ounsi el-Hage

Té en 1937 à Beyrouth, où il est décédé en 2014, OUNSI EL-HAGE est considéré comme l'un des principaux médiateurs du surréalisme dans le monde arabe, grâce notamment à ses traductions d'œuvres d'André Breton et d'Antonin Artaud, accompagnées de commentaires contextuels et analytiques. Il est l'auteur de six recueils de poésie, de deux volumes d'aphorismes et d'un ouvrage en trois parues entre 1964 et 1987 dans le quotidien libanais an-Nahar. Une anthologie de ses poèmes, Éternité volante, vient de paraître aux éditions Actes Sud/L'Orient des Livres.

La messagère aux cheveux longs jusqu'aux sources

Comme un oiseau, elle m'abrita de

elle cria en moi: « Nous sommes arrivés! Nous sommes arrivés!»

Issa Makhlouf: J'ai tissé des liens pour tous avec sa tendresse Et ils devinrent frères.

> J'ai fréquenté les rapaces et les tours de Babel

sur mon épaule!

Je jure d'écouter l'appel de tes yeux

main!

Je jure d'être la distance entre ces deux mots « Je t'aime! Je t'aime! »

Je jure de jeter pour toujours mon corps aux lions de ton ennui! Je jure d'être la porte de ta prison CHARIF MAJDALANI : Ouverte sur la fidélité aux promesses

> de la nuit! Je jure d'être la proie de ton ombre! Je jure désirer être toujours un livre

ouvert sur tes genoux! Je jure d'être la division du monde entre toi et toi-même

Pour qu'en toi je sois son unité! Je jure de t'appeler pour voir le bonheur se retourner!

Je jure de porter mon pays dans ton amour Et le monde dans mon pays!

: Je jure de t'aimer sans savoir combien i je t'aime! Je jure de partager avec toi mon

double, cet ami unique! Je jure que ma vie s'envolera Comme les abeilles de l'essaim de ta

: Je jure de tomber de l'éclair de tes cheveux

Comme une pluie sur les plaines! Je jure de crier: « Je t'ai trouvée! Je

t'ai trouvée!» Chaque fois que je retrouve mon cœur : entre les lignes!

Je jure de me pencher du haut des sommets de l'Asie

Pour t'adorer pleinement! • Ô nuit! Ô nuit!

: Porte ma prière

Seigneur, écoute-moi! Enracine ma bien-aimée et ne l'arrache pas

Assure-lui des vies qui n'ont jamais Étaye-la par ma vie à venir

Garde son feuillage verdoyant

Ne disperse pas ses vents Garde sa tente en hauteur car sa taille : convient aux oiseaux. Comme un cèdre prolonge ses jours Pour que les cortèges des petits-en-

fants Défilent sous ses mains guérisseuses!

Questionnaire

de Proust à

Julien Lepers

Charles Dantzig vient de lancer une nouvelle collection ainsi qu'une revue. Toutes deux ont le même nom: Le Courage.

harles Dantzig est romancier, essayiste et poète. Il est également éditeur chez Grasset, une ouverture qu'il revendique au même titre de ce que furent Virginia Woolf ou T.S Eliot, grands écrivains et éditeurs remarquables. Son œuvre, multiple, compte, outre ses romans et recueils de poésie, plusieurs essais dont un Dictionnaire égoïste de la littérature française (2005) récompensé du prix de l'Essai de l'Académie française et À propos des chefs d'œuvres (2013) salué pour son originalité. Il vient de lancer la collection « Le Courage » dont la couverture, d'un beau rouge coquelicot, est déjà une invitation au voyage. La collection publie quatre livres par an: trois essais ou romans ainsi qu'une revue littéraire, annuelle, du même nom. Le premier numéro de la revue «Littérature 2015» s'interroge sur l'état de la littérature contemporaine en France et dans le monde. Daniel Mendelsohn, écrivain et critique américain; Laurent Le Bon, directeur du musée Picasso; Silvana Paternostro, journaliste et auteur d'origine colombienne; Chun Sue, romancière dissidente chinoise; la bédéiste libanaise Zeina Bassil et bien d'autres auteurs prestigieux nous livrent leurs lectures en rupture avec la pente populiste sur laquelle glisse dangereusement la

Le Courage, un essai à plusieurs auteurs

président Roosevelt « Je prie Dieu de ne pas devenir réactionnaire en vieillissant » qui est la devise de la revue sonne comme un avertissement.

Quel projet littéraire la revue défend-elle?

Ma revue est plus qu'une revue, c'est un essai à plusieurs auteurs. Elle est internationale et s'illustre par l'emploi des langues étrangères. Ma ligne littéraire, celle que je défends depuis longtemps, est le souci de la forme. Le populisme qui déferle sur l'Occident et sur la France en particulier est l'ennemi de la forme, en politique comme en littérature. Pasolini avait raison de dire que le plus grand anarchiste est le pouvoir. Ma ligne est irrévérencieuse à l'égard de la tradition, une notion contradictoire avec la littérature. La tradition est une valeur terroriste destinée à congeler l'ordre des choses et à interdire le droit à la parole. La littérature est transmission. Elle est déférence ou amour mais pas

Qui incarnerait selon vous un bel exemple de courage aujourd'hui?

Tout écrivain qui se constitue contre la société est un exemple de courage. Marcel Proust en est un. Issu d'une famille riche, il aurait pu se contenter de vivre en bon rentier. Mais il avait renoncé à la facilité pour devenir écrivain. Ensuite il a eu le courage

misérables initiales! Déjà que vous

jonglez depuis l'arrivée de votre fils

en France avec des courriers directifs

terrifiants en provenance tantôt de la

Vous vous consolez en vous disant

que les acronymes (nom barbare que

vous traduisez -de mauvaise foi-

comme étant la manie des initiales),

qui ne concerne pas la brave libanaise

que vous êtes. Vous vous trompez

C'est ainsi que vous apprenez dans le

dernier numéro de la revue de votre

chère université, en même temps que

la clôture du projet OIPULES, que le

JRS a entamé des projets au Moyen-

Orient et que le JC-HÉM a été trans-

tous de verser des sous...

os efforts de super Mom li- naissance de vos garçons réduite à ces

voir son diplôme d'ingénieur d'une MGEL, tantôt de la SMEREF, ins-

grande école française. Vous n'êtes titutions obscures vous enjoignant

Le seul problème, c'est que vous re- c'est une habitude franco-française

lourdement.



de combattre ce talent pour devenir un génie. Il s'est enfermé chez lui et a écrit À la recherche du temps perdu. Écrire la «Recherche» est un acte héroïque. Hercule a vécu au XXe siècle sous le nom de Marcel Proust. Surmonter son talent pour devenir un génie, Herman Melville le montre aussi. Ses premiers livres étaient des récits de voyage qui avaient d'ailleurs beaucoup de succès. Il y renonce pour écrire son chef-d'œuvre Moby Dick.

Le souci de la forme que vous défendez est-il la négation du politique?

La littérature n'est pas une déconnexion du choix politique, bien au contraire, mais même lorsqu'elle s'y

oppose elle doit le faire en sauvegardant son autonomie et sa forme singulière. Moi-même j'ai écrit un roman intitulé Dans un avion pour Caracas qui est en partie aussi une charge contre le régime d'Hugo Chavez au Venezuela. L'école des romantiques français fut calomniée pour ce qui a été appelé l'art pour l'art. On a voulu y voir un désengagement de la vie et plus précisément de la politique. La littérature est certes dans la vie mais pour atteindre sa puissance maximale elle doit rester autonome et ne pas répondre aux injonctions de la société et c'est là que le populisme s'en mêle. Le populisme ne croit qu'à la littérature de sujet. Or le sujet de la littérature pour moi c'est avant tout

sa forme. C'est la façon de dire qui fait qu'elle est différente de tout autre mode de parole et que sa parole est plus forte et plus durable.

Qu'en est-il des autres livres de la collection?

J'ai publié Si je m'écorchais vif, un brillant essai contre le narcissisme en littérature dans lequel Laurent Nunez prend pour sujet trois écrivains qui se sont retirés d'eux-mêmes à un moment donné, Victor Hugo, Jules Laforgue et Arthur Rimbaud. L'autre livre, Eroica, est un prototype d'une vraie transformation littéraire. Le jeune romancier Pierre Ducrozet s'empare de la personne de Jean-Michel Basquiat et en fait un personnage de roman. Il capte la pulsation de New York dans les années 80 où ce jeune garçon du Bronx est devenu en l'espace de quelques années l'un des principaux artistes contemporains.

À quoi sert la littérature?

L'utilité de la littérature est proportionnelle à son inutilité. Qui décide de ce qu'est l'utilité? Les gens croient qu'ils vivent d'argent sans savoir qu'ils vivent de poésie. Cela se manifeste parfois dans leur vie dans des circonstances très graves. Je pense tout d'un coup à ce Polonais interné dans les camps pendant la Seconde Guerre mondiale et qui, pour survivre, s'était rappelé tout ce qu'il avait lu de Marcel Proust. Son cahier posthume s'appelle justement Proust contre la déchéance.

> Propos recueillis par KATIA GHOSN

REVUE LE COURAGE Nº1 sous la direction de Charles Dantzig, Grasset, avril 2015, 448 p.

teur de deux ouvrages: Les fautes de français? Plus jamais! (Michel Lafon, 2011) et Les mauvaises manières? Ca suffit! (Michel Lafon,

é en 1949 à Paris, Julien

télévision et de radio ainsi

qu'un auteur-compositeur-interprète

français, notamment connu pour

être depuis 1988 le présentateur

du jeu télévisé Questions pour un

chambion sur France 3. Il est l'au-

Lepers est un animateur de

La ténacité et la persévérance. Votre qualité préférée chez un

Quel est le principal trait de votre

homme? La franchise.

Votre qualité préférée chez une La tendresse, la compréhension.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos Être là dans les mauvais moments.

Votre principal défaut? Le perfectionnisme.

Votre occupation préférée? Le travail.

Votre rêve de bonheur? Vivre avec l'être aimé.

Quel serait votre plus grand malheur? Le départ des gens aimés, la mort et la rupture.

Ce que vous voudriez être? Ie suis bien dans ma peau.

Le pays où vous désireriez vivre? Le Liban, la Thaïlande, le Japon.

La fleur que vous aimez? Le camélia blanc.

L'oiseau que vous préférez? La colombe.

Vos auteurs favoris en prose?

Vos poètes préférés? Rimbaud pour son « Dormeur du

Vos compositeurs préférés?

Jacques Revaux. Vos peintres favoris?

Signac, Vlaminck, Dufy

Vos héros dans la vie réelle? Muhamad Yunus (fondateur de la première institution de microcrédit- Prix Nobel de la Paix, 2006)

Vos prénoms favoris? Salomé.

Ce que vous détestez par-dessus L'hypocrisie.

Les caractères historiques que vous détestez le plus? Hitler.

Le fait militaire que vous admirez le plus? La Bérézina.

La réforme que vous estimez le La réforme de l'âge de la retraite.

L'état présent de votre esprit? L'amour.

Comment aimeriez-vous mourir? Sans douleur.

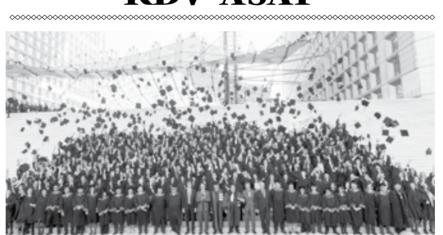
Le don de la nature que vous aimeriez avoir? L'ubiquité.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence? Les fautes avouées.

Votre devise? Là où il y a une volonté, il y a un chemin.

<u>Le clin d'œil de Nada Nassar-Chaoul</u>

RDV ASAP



de gomme. Quant au projet ANR-LIBRIS, malgré tous vos efforts, vous n'avez pas pu comprendre ce que c'était, pas plus que la précieuse collaboration de l'APEAL ou la conférence passionnante organisée par l'AASL. Vous ne devez pas être très douée.

De même, vous déclarez forfait pour les activités de l'ESIA-M, celles de l'AAFMD ou, plus ardu encore, celles organisées par la FP-AAFP, probablement réservées aux initiés dont vous ne faites pas partie. Et encore, on ne vous dit rien du

sé par l'UPD et du DPT proposé par'l'IPHY. Avec un nom si difficile, les étudiants auront du mérite de le Mais la palme est remportée par

cursus universitaire EDBA dispen-

l'imprononçable « CEUZB ». Au début, vous vous dites que c'est probablement une formation en polonais. Avant de découvrir, penaude, qu'il s'agit tout bonnement du «Centre d'études universitaires de Zahlé et de la Békaa». On imagine sans peine ce que cela donnera en langage zahliote.

Même Daech vous a une toute autre gueule depuis que les Américains l'ont dénommé «ISIS». Moins méchant, on ne le reconnaît plus.

Pour finir, chers lecteurs, RDV comme DAB ASAP dans L'OL de L'OLJ.

Même si

c'est le fils

D'UN MINISTRE

QUI EST EN

INFRACTION

AUGUNE EXCEPTION!

NOUVEAU

etc... Vous avouez votre ignorance et votre désarroi à votre fils qui rigole en douce. Il paraît que RDD c'est tout simplement « remise de diplômes ». Quoi? La cérémonie somptueuse dont vous rêvez depuis la féré en Jordanie. Mystère et boule

banaise récitant durant des

années leçons et poésies

étaient enfin couronnés!

Votre cher fiston devait bientôt rece-

pas peu fière. Bien sûr, vous comptez

être avec votre époux aux premières

loges de cette cérémonie inoubliable

marquant avec certitude la fin de

cevez sans cesse de ladite école des

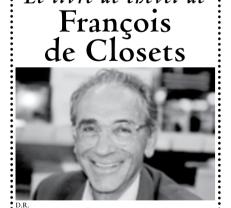
missives mystérieuses concernant

la RDD, l'heure de la RDD, les

cartes d'accès à la RDD, la durée de

la RDD, le programme de la RDD,

votre mission-calvaire éducative.



Le livre de chevet de

a des livres qui m'ont marqué pendant ma jeunesse, mais qui me touchent moins aujourd'hui. À une certaine époque, Regain de Jean Giono était mon roman préféré. En réalité, mon livre de chevet se renouvelle chaque jour. J'ai tellement d'ouvrages qui s'entassent que je n'ai pas le temps de tout savourer. Souvent, pour des raisons professionnelles ou pour m'informer, je privilégie un livre d'actualité ou un essai, mais j'aimerais beaucoup: trouver le temps nécessaire pour me replonger dans les œuvres des grands auteurs. Je suis actuellement très proche du théâtre, j'aime les pièces classiques, comme La double inconstance, la comédie : en prose de Marivaux, que je relis: avec plaisir. C'est un texte prodigieux de simplicité et de justesse!

Journaliste et homme de télévision, François de Closets est l'auteur de plusieurs essais dont LA: FRANCE À QUITTE OU DOUBLE (Fayard, 2015)







<u>Mazen Kerbaj</u>





Gilbert Achkar et Franck Mermier chez Actes Sud

Les éditions Actes Sud publient le

6 mai un essai de Gilbert Achkar

cosmopolitisme, ensemble de quatre

contributions à des débats brûlants de

la vie politique d'aujourd'hui, et Récits

de ville, d'Aden à Beyrouth, de Franck

Mermier, directeur de recherche au

CNRS, qui propose des enquêtes de

terrain réalisées au cours de séjours

.

prolongés au Yémen et au Liban.

Ghassan Tuéni, un Libanais

d'exception, Actes du colloque tenu au Collège de France en hommage à

Ghassan Tuéni le 26 septembre 2013,

vient de paraître aux éditions Dar an-

et des études sur l'homme politique

et le diplomate (Dominique Eddé et

Gérard Khoury, Karim Bitar, Leyla

(Tarek Mitri, Carol Saba, Eugene

Rogan, Marwan Hamadé, Andrea

Shahid, Nassif Hitti, Henry Laurens) et sur l'homme de culture et de foi

L'Itinéraire d'un Libanais

d'exception

Riccardi).

intitulé Marxisme, orientalisme,

LES LIVRES PRENNENT SOIN DE NOUS: POUR UNE BIBLIOTHÈQUE CRÉATIVE de Régine Detambel, Actes Sud, 2015, 160 p.

égine Detambel croit au pouvoir de la lecture dont elle rappelle les nombreuses vertus: les livres nous aident à «maîtriser le temps» et à prendre conscience de nous-mêmes. Ils nous offrent des moyens d'évasion, nous exposent à la diversité humaine, nous délestent de nos fardeaux en favorisant le processus cathartique de l'identification. Ils donnent du sens à notre quotidien en proposant « des lignes de conduite, des modèles de vie, des valeurs ». Ils mettent de l'ordre dans le chaos de notre vie, nous permettent de nous construire dans notre enfance et de reconquérir notre statut de sujet quand nous perdons notre autonomie en raison de la maladie ou de l'âge. Bref, par le rythme des phrases, la multiplicité des sens, la pluralité des métaphores, les livres agissent sur nous comme de véritables remèdes.

Forte de cette conviction, Régine Detambel s'attache à promouvoir la thérapie par le livre, autrement dit la « bibliothérapie », qui consiste à utiliser la lecture comme outil de soin pour aider les personnes fragilisées par leur état de santé ou leur situation sociale. L'essai de Detambel regorge d'indications précises sur la mise en œuvre de La bibliothérapie

cette thérapie: toutes les dimensions de l'acte de lecture y sont abordées, y compris les aspects matériels tels que la qualité du papier et de l'impression qui peut être déterminante dans le rapport au livre; car lire, contrairement à une idée reçue, ne constitue pas une pratique «immobile» ou «paresseuse»; c'est une activité dynamique qui engage tout le corps. Kinésithérapeute de formation, Detambel est sensible à cet aspect physique de la lecture qui concerne le toucher des pages, l'odeur de l'encre, la posture et la respiration du lecteur. Elle envisage aussi le cas des personnes bilingues qu'il convient d'orienter vers des livres dans leurs deux langues pour optimiser le processus thérapeutique.

Detambel est consciente néanmoins que tous les livres ne se valent pas. Certains textes n'apportent rien au lecteur et risquent même, au contraire, de le conforter dans ses clichés ou de le maintenir enfermé dans son mal-être. Il ne s'agit pas de prôner la lecture pour la lecture, mais de favoriser une lecture de qualité axée sur des livres capables d'atteindre les profondeurs de notre conscience et d'aiguiser notre sensibilité, « des livres qui galvanisent, qui électrisent, en un mot qui raniment». Detambel déplore à cet égard que la psychologie anglo-saxonne n'intègre pas assez la fiction dans la bibliothérapie, lui préférant les ouvrages de psychologie grand public et les livres d'auto-traitement (« self-help books »), qui n'emmènent « guère dans des espaces fantasmatiques où réélaborer son histoire». Dans le même ordre d'idées, Régine Detambel s'insurge contre l'obsession

générale de la «lecture facile» alors que, selon elle, les livres complexes offrent les meilleures perspectives thérapeutiques; les ouvrages taxés de difficiles présentent l'avantage de se prêter à plusieurs interprétations, ce qui multiplie les possibilités de projection à travers les situations et les métaphores (« les grands problèmes humains ne sont accessibles que métaphorique*ment* »). Il ne faut donc pas rechercher les lectures dites faciles, encore moins les lectures ciblées comme le ferait un documentaliste, mais des ouvrages susceptibles de remuer les couches intimes de notre être. On notera que Detambel ne limite pas le rayon de la lecture thérapeutique à la fiction ou à la poésie. Certains essais peuvent produire les mêmes effets chez le lecteur, notamment les «essais poétiques» d'un



Jean-Pierre Richard par exemple, dont elle admire «la langue parfaite des vrais chercheurs, riche, inattendue, explosant de (...) formules élégantes mais vivantes.»

Régine Detambel également éclairage historique et théorique sur la bibliothérapie. Elle évoque la

pionnière de la discipline aux États-Unis, Sadie Peterson Delaney, ainsi que les travaux de Marc-Alain Ouaknin (Bibliothérapie. Lire, c'est guérir, 1994), pour qui la lecture dénoue « les nœuds du langage» et «les nœuds de l'âme ». Detambel mentionne de même les expériences de Lucie Guillet qui a publié un essai sur La poéticothérapie (1946) où elle soutient que le «fluide poétique» peut calmer les phobies et les angoisses, développant une méthode complète à cet effet. Les livres prennent soin de nous rend compte aussi des recherches de Marielle Macé (Façons de lire, manières d'être, 2011) qui démontre le caractère actif de la lecture: lire une scène où il est question de mouvement met en branle les mêmes états mentaux que si le mouvement était effectivement réalisé par le lecteur.

Pourquoi et comment se soigner par la lecture et l'écriture.

Comme il est impossible de parler de lecture sans parler d'écriture, l'essai de Régine Detambel avance en outre des considérations intéressantes sur l'acte d'écrire, dans son aspect imaginaire, mais également, là encore, physique. L'auteure évoque ainsi son travail de romancière et d'essayiste en plus de son expérience de bibliothérapeute et de grande lectrice. Ajoutons que Les livres prennent soin de nous renferme un florilège de citations et d'exemples; il rappelle en particulier le cas des écrivains pour qui le livre fut une arme de résistance contre la violence du monde, tels que Primo Levi, Robert Antelme, Charlotte Delbo, Jorge Semprún ou Varlam

Pour toutes ces raisons, et pour bien Nahar. On y trouve des témoignages d'autres, Les livres prennent soin de nous est un ouvrage essentiel qui intéressera les personnes soucieuses de promouvoir la lecture et de défendre la cause du livre. Sans compter que l'essai de Régine Detambel constitue une illustration de sa propre démonstration en ceci qu'il déploie une écriture subtile, pleine de grâce et de poésie, qui produit sur le lecteur l'effet bibliothérapeutique décrit dans ses pages.

. La vie musicale au Liban de

Zeina Kayali La vie musicale au Liban de Zeina Saleh Kayali, préfacé par Béchara el-Khoury et Gabriel Yared, vient de paraître aux éditions Geuthner. Après avoir fait l'inventaire des compositeurs libanais et de leurs catalogues dans son précédent ouvrage, l'auteur propose cette fois un récit chronologique des différentes étapes de la vie musicale au

Liban, allant de la fin du XIXe à nos Hommages à Thérèse d'Avila

Née il y a cinq siècles, sainte Thérèse d'Avila a fasciné des dizaines d'écrivains, de Verlaine à Marguerite Yourcenar, en passant pas Cioran et Marguerite Duras. Première femme proclamée docteur de l'Église, elle fait l'objet de plusieurs ouvrages récents, dont on retiendra: La passion de Thérèse d'Avila par Christiane Rancé chez Albin Michel, L'Atlas Thérèse d'Avila (éditions du Cerf) par le père carme Didier-Marie Golay et Thérèse d'Avila: l'oratoire et la forteresse (éd. Salvator) de Catherine Delamarre. d'Avila, tandis que Fayard édite une

anthologie de ses écrits (Les chemins

Dans *Le* festival n'aura pas lieu (Grasset), Gilles Jacob, qui fut

de la perfection).



longtemps le président du Festival de Cannes, met en scène Lucien Fabas qui est envoyé en reportage en 1952 sur libanaise a longtemps: le tournage de Mogambo, au Kenya, incarné. Les deux no- où il côtoie John Ford, Clark Gable, tions sont d'ailleurs en : Ava Gardner et Grace Kelly. C'est là qu'il rencontre pour la première fois la sœur d'Ava, Béatrice, dite « Bappie » : i naissance d'une passion qui, en marge de la vie officielle de chacun, durera jusqu'à leur dernier souffle. C'est par les yeux de Lucien, nommé Secrétaire général du Festival de Cannes en 1954, que le lecteur va vivre de l'intérieur l'épopée de la Croisette où passent Louis Malle, Lelouch, Polanski, Welles, Fritz Lang ou Fellini. Quand un amour éternel croise la mythologie du festival mais de se mélanger, de : de Cannes pour composer le roman de

: la nostalgie...



Le film d'animation tiré du chefd'œuvre de Gibran, Le Prophète, est enfin en salles. Produit par Salma Hayek, qui était présente à la première à Beyrouth, il propose une lecture imagée et poétique de ce livre paru en 1923 chez Alfred Knopf à New York et traduit dans une cinquantaine de

Retour sur deux naufrages Avec enfin le recul nécessaire qui sied à une analyse digne de ce nom, deux ouvrages décortiquent

RÉVOLUTION ET ÉTAT DE VIOLENCE, MOYEN-ORIENT 2011-2015 de Hamit Bozarslan, CNRS éditions, 2015, 304 p.

L'ÉGYPTE EN RÉVOLUTIONS, sous la direction de Bernard Rougier et Stéphane Lacroix, PUF, 2015, 324 p.

e Printemps arabe nous a tous pris par surprise. J'ai eu l'occasion de dire que cela avait été une révolte des objets d'études contre leurs analystes... Il est vrai que l'on venait de donner toutes les justifications scientifiques à «l'exception arabe » par rapport aux vagues successives de transition démocratique dans le monde. On a donc salué les révolutions en cours qui finalement apparaissaient comme un projet de faire accéder les pays arabes à la normalité démocratique, qu'une fois encore les événements s'accéléraient, nous prenaient par surprise et mettaient ainsi les commentateurs dans la situation de devoir toujours courir après les événements. Bref, on avait oublié que s'il y avait des révolutions, cellesci suivaient le cours attendu de leur nature avec une succession chaotique de faits, ponctués par des renversements deux naufrages: celui des révolutions arabes de 2011 et celui de l'Égypte en particulier brutaux de situation et des vagues de violence.

Les commentateurs pourraient donc attendre avant de procéder à des analyses, mais la demande sociale l'interdit sans parler des tutelles qui pourraient s'interroger sur notre raison d'être si nous ne produisions pas des réflexions «à chaud», quitte à être éventuellement désavoué par ce qui se produira par la suite. Telle est la règle du jeu, mais en général on ne nous en veut pas si nous nous trompons dans nos prédictions.

Hamit Bozarslan nous propose ainsi une tentative de conceptualiser ce qui s'est passé depuis 2011. Sa perspective s'inscrit dans la discipline spécifique qui est la sociologie politique. Il s'appuie sur la notion de configuration déterminée par une série de facteurs, mais qui engendre ensuite d'autres configurations qui sont imprévisibles par nature parce que l'on est dans le mouvement même. Dans un autre langage, on dira qu'une fois passé d'une situation de stabilité



contrainte à celle d'instabilité, la suite est imprévisible par nature du fait même de l'instabilité. L'auteur s'appuie sur une démarche comparative et se place sous le triple patronage d'Ibn Khaldun, Tocqueville et Marx.

Il n'est pas question ici de résumer un livre extrêmement riche d'analyses et d'aperçus. Il part de l'attente démocratique du monde arabe avant 2011 pour analyser les spécificités des configurations révolutionnaires de Tunisie et d'Égypte et passe ensuite à la théorie des

dominos qui conduit à faire du conflit svrien la matrice des nouveaux conflits avec l'effondrement des États syrien et irakien. Dès lors se pose la question de la recomposition ou de la dissolution des structures étatiques dans l'ensemble de la zone moyen-orientale. Cette dernière, prise comme système de violence, élargit considérablement son périmètre tandis que les sociétés, du fait de l'effondrement de l'État, se replient en réinventant les structures traditionnelles de la tribu et de la confession, seules capables de procurer un peu de protection et d'accès à des ressources.

On voit ici l'importance de cet ouvrage qui comprend aussi une dimension de désespérance par rapport aux naufrages actuels de sociétés que l'on a aimées tout en sachant les critiquer.

Le second ouvrage est de nature très différente puisqu'il réunit une quinzaine de communications sur l'Égypte depuis 2011. Chaque auteur s'appuie sur un véritable travail de terrain et une

On appréciera aussi les portraits fouillés de certaines personnalités de premier plan. On étudie ainsi successivement les Frères musulmans à l'épreuve du pouvoir, les institutions en révolution (les élections et la sociologie électorale, la justice, les constitutions), les acteurs sociaux (salafisme révolutionnaire, le Sinaï, le mouvement ouvrier, les coptes, les milieux urbains).

longue familiarité avec les sujets traités.

Chaque chapitre apporte ainsi une mise au point très bien informée des différents éléments de la conjoncture égyptienne.

Grâce à ces deux livres aux logiques opposées, on a ainsi une meilleure compréhension de ce qui se passe avec le début : De leur côté, les éditions Bayard de recul que représentent ces quatre an- : réunissent ses plus beaux textes en un nées. On peut ainsi dire, qu'en dépit de : recueil intitulé Une année avec Thérèse la trahison permanente des événements, ces auteurs universitaires ont bien mérité de la patrie scientifique. Il faut les en remercier en les lisant.

HENRY LAURENS : Gilles Jacob romancier

fraternité à laquelle il

fait référence est très

proche du vivre-en-

semble que l'expérience

rupture avec celle de:

coexistence longtemps

utilisée pour décrire la

situation dans les socié-

Il est temps, écrit Bidar,

de devenir un pays où les

hommes ne se contentent

c'est-à-dire de «vivre les

uns à côté des autres»,

pas de «coexister»,

tés multiculturelles.

Guerre froide au sein des sociétés multiculturelles

PLAIDOYER POUR LA FRATERNITÉ de Abdennour Bidar, Albin Michel, 2015,

bdennour Bidar a commencé la rédaction de *Plaidover* pour la fraternité le 12 janvier 2015, vingt quatre heures après les marches historiques qui ont eu : lieu un peu partout en France suite à la

tuerie de Charlie Hebdo.

L'auteur qui a déjà publié plusieurs essais consacrés à l'Islam, notamment Un Islam pour notre temps (2004) et L'Islam sans soumission: pour un existentialisme musulman (2008) parle de la nécessité de changer d'ère et de « passer du choc des civilisations à la fraternité des cultures, du choc des indifférences à la fraternité des cœurs».

Nous sommes, dit-il, à un moment charnière de l'histoire de la France et de l'Occident. Ce moment doit être celui de la sortie du XX^e siècle, ce siècle qui a vu les sociétés devenir plus dures, plus individualistes, dominées par les plus forts au détriment des plus faibles, siècle qui a été celui de la « déliaison du monde » : délitement de la famille, déracinements, fractures sociales et culturelles toujours plus béantes...

Reprenant la devise de la République française «Liberté, égalité, fraternité», il écrit que le XIX^e siècle a été celui de : la conquête politique de la liberté, et le XX^e siècle celui de la conquête sociale de l'égalité. Le XXI^e siècle doit être celui de la conquête de la fraternité. Et celleci, dit-il s'apprend: «On ne naît pas



Si cet effort n'est pas fait, la guerre est inévitable dans les sociétés multi-

fraternel, on

le devient.»

culturelles. «Guerre froide de l'indifférence» entre les communautés qui peut à tout moment se transformer en guerre chaude.

Le « retour du religieux » s'explique par le «froid polaire» qui marque les sociétés occidentales et répond à un besoin: «le besoin de sécurité, mais aussi de sens,

de partage et d'espérance».

L'analyse que Bidar fait de la laïcité est très intéressante. Rédacteur de La charte de la laïcité à l'École, il se prononce pour une « laïcité qui rassemble » et il n'est nul besoin, précise-t-il, de se ressembler pour se rassembler, et dénonce avec force aussi bien ceux qui ont cherché à s'en servir « comme arme de destruction massive contre la diversité » que ceux qui ont voulu persuader les musulmans que la laïcité leur voulait du mal. Toutefois, ajoute-t-il, celle-ci restera inopérante si elle n'est pas perçue comme le moyen de vivre ensemble et si nous n'arrivons pas à lui associer

Cet ouvrage qui traite du rapport de la France avec l'Islam nous interpelle, à nous Libanais, très directement. La

la fraternité.

«Il faut choisir entre la fraternité ou le repli sur soi, entre la grande famille humaine ou la petite tribu identitaire»

se relier, de se marier au lieu de cohabiter. Et il ajoute: il nous faut « choisir entre la fraternité ou le repli sur soi, entre la grande famille humaine ou la petite tribu identitaire».

L'ouvrage se termine par « dix propositions pour une France fraternelle» pour notamment casser la logique des « ghettos », centrer la morale à l'école sur la culture de la fraternité, créer des espaces de fraternité dans les quartiers et les communes, organiser des États généraux de la pensée de l'Islam...

Cette révolution qui reste à faire en France et ailleurs est nécessaire, car « aucune civilisation n'est plus autosuffisante et n'a un destin à part. Elles sont irréversiblement interpénétrées et chacune a désormais besoin du concours de toutes les autres».

SAMIR FRANGIÉ : langues.



travers son roman, Partage de l'infini, Ramy Khalil Zein dresse le portrait d'habitants des territoires occupés tiraillés entre la rage et le désespoir. La jeune Leyla n'a pas pu, n'a pas su retenir l'homme qu'elle aime et par amour pour lui, amour mêlé de vengeance, elle va choisir le sacrifice. L'auteur restitue avec justesse la réalité d'un conflit. On assiste, impuissants, au déroulement de l'histoire, où des vies vont finir par se heurter, où le destin s'abat de manière implacable sur les personnages.

Avec L'attentat, Yasmina Khadra explore la dérive d'une femme dans ce même contexte conflictuel. Amine Jaafari, chirurgien israélien d'origine palestinienne, va devoir reconnaître le corps de sa propre femme à l'origine de l'attentat perpétré dans un restaurant de Tel Aviv. Ce dernier incrédule et désemparé va chercher à comprendre ce qui a pu pousser sa femme à un tel geste. À priori, rien ne prédestinait Sihem à s'engager sur une telle voie. Khadra offre une multiplicité de perceptions et d'opinions dans un univers qui a ôté toute possibilité, pour les personnages, d'entrevoir un futur possible.

Les deux auteurs sont animés d'une certaine audace en ayant choisi comme toile de fond à leur roman le conflit le plus controversé de ces dernières décennies. Yasmina Khadra et Ramy Khalil Zein ont accepté de partager avec nos lecteurs leur démarche littéraire et les raisons qui les ont poussés à aborder ce drame à travers des héros ordinaires dont certains ont opté pour la voie du martyre: l'épouse d'un médecin pour l'un et le fiancé et sa promise pour l'autre.

Pourquoi avoir choisi comme toile de fond le conflit israélo-palestinien?

RAMY KHALIL ZEIN: Le conflit israélopalestinien me concerne en tant que Libanais ayant vécu la guerre civile (dont on sait combien elle est intimement liée au problème israélo-palestinien). De plus, je suis originaire du sud, région qui a subi plusieurs invasions israéliennes et une longue période d'occupation. Situer mon roman entre la Cisjordanie et Israël me paraissait aussi naturel que de le situer au Liban. Parler du conflit israélo-palestinien est en effet une façon

S'interroger par la fiction sur un conflit devenu inaudible

Voici deux romans éblouissants de vérité qui font voler en éclats toutes nos certitudes et nos préjugés. Ils se situent au-delà du Bien et du Mal et sont une invitation à saisir la complexité d'une situation qu'on a bien trop tendance à réduire à une vision manichéenne. Entretien croisé avec Ramy Khalil Zein et Yasmina Khadra.

détournée de parler du Liban. Quand j'évoque la violence, le communautarisme et l'humiliation aux barrages dans Partage de l'infini, pour ne mentionner que ces trois exemples, je puise autant dans la réalité israélo-palestinienne que dans ma propre expérience libanaise. souhaitais également apporter un peu de nuance et de complexité dans la représentation d'un conflit qu'on évoque en général d'une façon trop schématique ou tendancieuse. De manière corrélative, je voulais attirer l'attention sur les conséquences d'une politique d'occupation d'oppression qui prive les Palestiniens de leurs droits fondamentaux et alimente les

haines contre Israël, ce qui, à terme, ne homme de paix. Je mesure pleinement peut que nuire à l'État hébreu et à la population israélienne.

YASMINA KHADRA: J'ai toujours voulu comprendre le monde dans lequel i'évolue. Lorsque j'écris, je tente de répondre aux interrogations qui chahutent mes rares moments de quiétude. Aussi, lorsque j'ai écrit L'attentat, c'était pour convoquer une inextricable tragédie des temps modernes afin de la vulgariser. La question palestinienne me traque depuis ma plus tendre enfance. La chanson de Fairuz continue de résonner en moi aujourd'hui encore. Je ne cherche ni la polémique ni la dérobade. Je voulais savoir pourquoi un conflit chimérique perdure depuis plusieurs générations, pourquoi le rapport de force constitue la seule charte qui compte dans le



«Là où un essai donne à comprendre, le roman donne à voir, à sentir, à entendre.»

crois pas dans la fatalité, mais dans la responsabilité des hommes. Ils sont les artisans du malheur car ils sont les seuls à le rendre possible. Je suis horrifié par le racisme, la stigmatisation, les idéologies qui font croire qu'il existe des êtres supérieurs aux autres et des causes plus précieuses que la vie. L'attentat est le livre de la Question. Qui sommes-nous pour empêcher les autres d'exister, de vivre libres et heureux? C'est aussi le livre de notre inaptitude à accéder à la maturité puisqu'il démontre les mécanismes d'une effarante erreur de jugement, non pas celle du sacrifice, mais celle qui le rend incontournable. Je suis un

combien la sérénité est nécessaire. J'ai fait la guerre. C'est la faillite du bon sens, la guerre, mais elle devrait avoir l'excuse de nous instruire. Le malheur commence à l'instant où l'Homme cherche ailleurs ce qui est à la portée de ses mains. Le problème palestinien demeure cette épine douloureuse dans le pied de l'Humanité entière. Si cette dernière a du mal à marcher correctement vers le salut, c'est aussi pour cette raison. L'attentat ne confirme pas l'évidence, il l'explique.

Ouelle dimension la femme-kamikaze apporte à votre roman?

RAMY KHALIL ZEIN: Il y a deux figures de kamikazes dans Partage de l'infini, un homme et une femme : c'est ce que je souhaitais dès le départ pour montrer

débat politique. Je ne que le processus social et psychologique qui conduit aux attentats kamikazes n'est pas spécifique aux hommes. Le désespoir et la détresse sont les mêmes chez Leyla et Seyf, en dépit des nuances qu'on peut trouver à l'une et à l'autre. Ces deux individus sont avant tout des êtres humains poussés à bout par les circonstances. La présence d'une femme-kamikaze dans le roman est importante: elle rappelle que la femme est elle aussi victime de l'oppression et qu'elle est exposée comme l'homme, sinon plus, aux conséquences psychologiques et sociales

> d'une situation qui peut conduire au désespoir et aux attentats-suicides.

> YASMINA KHADRA: Il importe peu que le kamikaze soit une femme ou un garçon. Puisque, aux yeux des survivants, ils deviennent des martyrs à part entière. La femme a toujours été aux premières loges des grands sacrifices. D'abord en mettant au monde, dans la souffrance, son enfant au risque d'y laisser la vie. Ensuite, en subissant l'ingratitude des tâches qui lui incombent et des époux qui souvent ne sont pas dignes d'elle. Il y a, dans le combat des femmes, une justesse et une lucidité qu'on ne trouve pas forcément dans les combats des hommes. Dans le livre, il est écrit que si les hommes ont inventé la guerre, la femme a inventé la résistance. La femme est lucidité là où l'homme n'est que vanité. La femme est abnégation là ou l'homme n'est que profit. Sihem, dans L'attentat, n'est pas un symbole, elle est une terri-

> fiante réalité. La réalité de la Palestine.



«Si les hommes ont inventé la guerre, la femme a inventé la résistance.»

> par les autorités israéliennes entre les actions anti-militaires et les actions anti-civiles. Comment en arrive-t-on là? Les mobiles sont-ils seulement politiques? N'y entre-t-il pas une part plus personnelle (malêtre, frustration, quête de sens, etc.)? Voilà des questions que je me suis souvent posées et qui expliquent la présence de personnages kamikazes dans le roman. Le roman intègre la dimension humaine des événements et de l'histoire. Là où un essai donne à comprendre, le roman donne à voir, à sentir, à entendre. Le lecteur est immergé dans une situation qu'il n'appréhende plus par l'esprit comme un concept, mais par tout le corps comme une réalité tangible. Le roman rappelle que derrière les idées et les idéologies, il y a des hommes et des femmes en chair et en os. Beaucoup m'ont dit que le roman leur avait permis de saisir la réalité du terrain, de mieux comprendre la vision de «l'autre» ainsi que le processus mental qui conduit

aux attentats-suicides, alors qu'ils

Je déplore qu'à ce jour

aucune solution équi-

En quoi le roman per-

met d'appréhender dif-

féremment un tel sujet?

RAMY KHALIL ZEIN:

Dans Partage de l'infi-

ni, Seyf et Leyla se font

exploser en présence

de soldats, et non de

civils; Leyla épargne un

groupe de soldats car

un enfant se trouve par-

mi eux. Vous avez sans

doute noté que le terme

de «terroriste» est

souvent employé entre

guillemets dans le livre:

ce procédé de distancia-

tion vise à dénoncer la

confusion entretenue

table ne soit trouvée.

n'avaient de la guerre israélo-palestinienne qu'une connaissance abstraite. Certains lecteurs, en revanche, ont été dérangés par le livre. D'abord des lecteurs arabes qui étaient choqués de voir un écrivain libanais restituer le point de vue des Israéliens en montrant la réalité paradoxale et multiple d'un ennemi qu'on préfère réduire à quelques idées reçues. De l'autre côté, des lecteurs français favorables à Israël m'ont accusé de justifier les attentats kamikazes et de mettre en lumière d'une façon disproportionnée les souffrances des Palestiniens.

YASMINA KHADRA: Ce roman a été très bien accueilli dans le monde parce qu'il fait de chaque lecteur un acteur essentiel de l'histoire qu'il propose. Sa simplicité, à l'image des souffrances qu'il raconte, est perçue comme un appel à la raison, et non pas comme une dénonciation outrancière. Il est impératif de comprendre, une fois pour toute, qu'aucun slogan ne vaut le rire d'un enfant, aucune ambition, aucune conquête ne mérite qu'une vie lui soit sacrifiée. Je n'ai qu'une vérité à défendre: le prophète n'est pas l'élu de Dieu, le prophète est toute personne qui a choisi d'aimer et de ne jamais faire du tort aux autres. J'écris pour montrer combien l'absurdité, la bêtise, la haine, la cupidité et le besoin de dominer nous dénaturent. L'attentat, loin de nous culpabiliser, nous interpelle. C'est un livre ouvert, hospitalier, sincère. Il apporte un maximum d'éclairage sur un drame populaire et laisse le lecteur libre de lui trouver la

Aucune réponse définitive ne ressort de la lecture de ces romans. Ces livres portent en eux une forte charge émotionnelle, mais ne sont en aucun cas des livres militants. C'est aussi là que réside leur force.

synthèse qui lui convient.

Propos recueillis par CAROLE ANDRÉ-DESSORNES

L'ATTENTAT de Yasmina Khadra, Julliard, 2005,

PARTAGE DE L'INFINI de Ramy Khalil Zein, Arléa/1º Mille 2005 245 n

Romans

Ainsi vont les amours d'enfance?

À L'AUBE DE SOI de Michèle M. Gharios, La Cheminante, 2015,

Wuthering Heights, le roman de la vengeance amoureuse, et Barbe bleue, le conte du secret marital protégé, Michèle Gharios nous donne à lire le récit de la naissance d'un amour dans l'enfance et l'adolescence puis celui de la vie conjugale qui a suivi, le tout sur fond de la guerre du Liban et de la paix qui lui a succédé. Autant les premiers pas de la passion entre un étudiant milicien, angélique et démo-

niaque, et sa cadette de quatre ans au tempérament « franc et gai » sont décrits en leur romantisme, ludisme et ambiguïtés dans la montagne libanaise, autant la vie en commun, à Paris et à Beyrouth, est dépeinte comme une descente aux enfers. Le vétéran se fait de plus en plus distant et agressif; il finit par incarner le mâle oriental despotique, ne cesse de chercher à humilier et « lobotomiser » une épouse qui l'aime et le respecte et de la pousser à se détester. Un événement s'est intercalé entre les deux grandes séquences romanesques: la narratrice a livré, avant le mariage, son corps «au bon vouloir d'un amoureux de passage ». Un détail est au foyer de la fiction: des caisses que le mari interdit à la femme, qu'il lui arrive de relire longuement et où il a consigné ses souvenirs d'enfance et de pensionnat.

Après s'être illustrée dans la poésie, Michèle Gharios signe avec À l'aube de soi son second roman. La métaphore du titre est simple et jolie, mais



remonte toujours en deçà (les caisses) : tionneur et comme autorité morale. ou il est continuellement à naître de la décision de se libérer et de s'assu- : Très jeune encore, en 1927, mer (la fin du roman). On retrouve : Heisenberg énonce par une équation dans l'ouvrage les principales quali- : mathématique simple et concise le tés de l'auteure: l'élégance, la limpi- : principe d'indétermination (ou d'indité, l'« élévation ». La guerre liba- : certitude, il hésite sur l'appellation). naise est traitée avec beaucoup de : Toute précision dans la connaispudeur, sans haine, sans parti pris. Le : sance, pour un corpuscule donné, de style est imbu d'une poésie discrète et : la position et de la vitesse, se fait au épouse le rythme de la narration; pas : détriment de l'autre. Cette incertide pathos, peu de moralisme, mais : tude n'est pas liée à la mesure, mais sans doute l'abus d'une psychologie : est une propriété réelle des valeurs et d'une psychanalyse faciles... dans : en question. Einstein et d'autres sale traitement d'une histoire dense et : vants trouvaient que ces idées entraîviolente. Terminons sur cette phrase : naient la physique loin de son idéal bucolique mais non sans ambiva- permanent, la description objeclence: «Le paysage était différent, : tive de la nature. Dans Le principe, et le chemin semblait tout autre avec : Jérôme Ferrari est peu intéressé par les arbres dénudés et le tapis vert qui : les minuties scientifiques. Mais il rédonnait à la montagne l'allure de : sume ainsi la nouvelle vision: on ne pâturages inattendus où paissaient : peut plus connaître le fond des choses les maisons de pierre, et les treilles : non en raison d'un défaut particulier où s'enroulaient les troncs de vignes : à nous, mais « parce que les choses comme des serpents.»

Celui qui voulait «Regarder ¡Jean-Christophe Rufin, par-dessus l'épaule de Dieu» le piège humanitaire

LE PRINCIPE de Jérôme Ferrari, Actes Sud, 2015, 161 p.

n lit ce volume viaire en raison de la semblance matérielle (10x19), mais surtout à cause de l'ampleur des enjeux et de la forme sin-

gulière: une apostrophe vigoureuse lancée de la première à la dernière page. La personne vouvoyée n'est pas un héros de fiction à la Butor, mais Werner Heisenberg (1901-1976) l'un des quatre plus grands savants du XX^e siècle. Les trois autres, Einstein, Planck et le Danois Niels Bohr sont présents dans l'ouvrage, le premier comme principal contradicteur, le dernier comme révélateur précoce de l'identité des vocations de physicien le « soi » n'est jamais sûr : son origine : et de poète, comme inégalable ques-

> n'ont pas de fond». Quelques années plus tard, Heisenberg obtient le FARÈS SASSINE: prix Nobel (1932) « pour la création



de la mécanique quantique ». Les nuages de l'hitlérisme se profilaient déjà à l'horizon.

Le projet de Ferrari ne se contente pas d'interpeller le savant sur les grandes étapes d'une «trajectoire» dont il a fait disparaître l'idée (il s'appuie sur son

autobiographie, le témoignage de sa femme, des enregistrements d'époque, des photos, des entrevues...), mais cherche à se mettre en rapport avec celui qui voulait « regarder par-dessus l'épaule de Dieu». Il est de s'interroger sur les rapports de la physique nouvelle, si radicale et si déstabilisatrice, avec les vertiges de la beauté, l'horreur de l'histoire, le destin efficace de toute «créativité». Que pouvait signifier pour Heisenberg (et bien des savants allemands) rester dans la patrie sous le nazisme puis chercher à construire un réacteur nucléaire pour la Wehrmacht? Mais aussi que pouvait signifier une activité semblable pour Oppenheimer aux USA? Ferrari, qui a sur les acteurs de l'époque la «supériorité» de sa « date de naissance », ne peut poser ses questions qu'à partir d'un début de siècle aussi trouble et hostile.

Certains critiques ont voulu voir dans le présent roman de l'auteur du Sermon sur la chute de Rome (prix Goncourt 2012) une panne d'inspiration. Or non seulement Ferrari y confirme la maîtrise de sa phrase et la puissance de son verbe, mais surtout il étend les frontières de la forme romanesque au-delà de la biographie, l'essai, la réflexion dense sur les aspects les plus cruciaux du monde moderne. Et il le fait sans égarer son positionnement personnel ni tempérer son souffle littéraire. Le principe est un roman à lire et à retenir.

Médecin, écrivain auréolé de plusieurs prix dont le Goncourt, académicien, ancien ambassadeur, Jean-Christophe Rufin est certainement un homme aux semelles de vent mais aussi et surtout un« écrivain peintre », car témoin de ce qu'il vit.



2015, 387 p.

Our son dernier ouvrage Check-point, qui n'est pas loin de l'esprit de son essai Le piège humanitaire publié en 1986, Jean-Christophe Rufin ne déroge pas à sa ligne de conduite et soulève, en ce siècle fou, barbare et semé de guerres, non seulement la défense des frontières mais le dilemme entre neutralité et engagement armé, pacifisme et violence. C'est en mettant le doigt sur : la plaie et en excellent reporter sur le terrain qu'il signe ce bouleversant et si actuel « road movie » d'un décapant FARÈS SASSINE : dynamisme, aux rebondissements

pétaradants comme dans un film d'action à l'américaine. Quatre personnages y évoluent: une jolie jeune fille prénommée Maud et quatre hommes, Lionel, Marc, Alex et Vauthier, exmilitaires et un barbouze, aux motivations diverses, diffuses et peu avouables, sont dans le peloton d'une ONG sur les routes de la Bosnie en guerre en 1990. Les motifs, secrets ou révélés, de l'enrôlement de chacun de ces protagonistes se dévoilent au fil des pages. Comme dans un thriller ou polar mené tambour battant. La part d'ombre se fracasse entre confidences et prises de position. Les soi-disant gentils humanitaires font tomber tous les masques et ne s'en révèlent pas moins de vulnérables humains, empêtrés dans leur propre vie, dépassés par ce qu'ils voient, entendent et vivent.

Dans un style fluide et simple, sans jamais recourir aux effets grandiloquents, comme un chirurgien qui use avec sagesse, méticulosité et précision son scalpel et bistouri, Rufin intime à la narration un ton vivant, une pulsation nerveuse et un pouls palpitant. Avec des dialogues vifs, justes, alertes, percutants. Son livre nous parle de la condition humaine sans fard. Faire le bien en jouant les Ponce-Pilate n'est pas toujours la solution. Pas plus que rendre le mal par le mal. Devant la misère du monde, l'auteur de L'abyssin pose les vraies questions - celles qui dérangent.

EDGAR DAVIDIAN

Toufic Youssef Aouad, témoin visionnaire

À l'occasion de la parution aux éditions L'Orient des Livres/Actes Sud de la traduction en français d'Ar-raghîf (Le pain) de Toufic Youssef Aouad, la petite-fille de l'auteur retrace son parcours.

éformateur dans l'âme, Aouad avait une volonté d'acier et une confiance inébranlable en luimême. Enfant, il a vu la famine faucher vieillards. femmes et enfants dans son village et les exactions de l'armée ottomane qui occupait le pays et toute la région. Ce n'est

qu'adulte qu'il comprendra la portée de ces événements, ferment de son grand roman Le pain. Né en 1911, il sera le témoin de ce XXe siècle si riche en bouleversements tragiques pour le Proche-Orient. Son âme rebelle, empreinte de justice sociale et politique, le fera réagir par la plume à chacune des étapes qui marqueront la gestation de l'indépendance du Liban. Il sera même visionnaire lorsqu'en 1969, à Tokyo, il écrit Dans les meules de Beyrouth (Tawahîn Beyrouth), et pointe du doigt toutes les contradictions et aberrations sociales, politiques et économiques du pays avant de conclure que la guerre est inexorable. Tout comme son premier roman, Le pain, aura été le seul à témoigner des conditions de vie sous l'occupation turque et la famine qui a



décimé le tiers de la population, son dernier roman, Dans les meules de Beyrouth, aura été le premier à mettre en garde ses concitoyens de l'horreur qui les guettait, de la guerre qui éclatera trois ans après sa parution.

Aouad ne se contente pas de raconter, il le fait en innovant dans le style, en faisant évoluer la langue arabe, en introduisant

le réalisme, un réalisme cru que rien ne vient édulcorer. C'était un grand amoureux du verbe. Avide lecteur, il avait une culture littéraire approfondie et connaissait notamment les auteurs arabes et français sur le bout des doigts. Sa passion et son esprit novateur l'amèneront en 1929, alors qu'il avait 18 ans, à donner une conférence sur la langue arabe et ce qui lui fait défaut pour emboîter le pas aux grandes littératures modernes. Ce plaidoyer pour la modernisation et l'innovation de la langue arabe, cet état des lieux qu'il livre, préfigure sa propre œuvre et tient lieu de manifeste du combat littéraire qu'il livrera toute sa vie. Car il n'est pas seulement un conteur de génie, qui vous happe et ne vous lâche qu'après le dernier mot de la fin, c'est un révolutionnaire de la



langue arabe. Dans cette conférence, d'ailleurs, il dit que si la langue est le patrimoine que nous ont transmis nos pères et que nous transmettrons à notre tour à nos enfants, il déplore qu'elle soit transmise à l'identique, figée et qu'elle ne serve souvent qu'à endormir et maintenir les peuples dans leur torpeur. Pour en faire l'arme de son combat, il faudra la moderniser, l'adapter à son temps et lui donner les outils pour le futur. Il met déjà en garde sa génération et lui demande de ne pas délaisser l'arabe au profit des langues françaises ou anglaises. Car il aime sa langue, mais il réclame un grand coup de balai à toutes les contraintes et les complexités grammaticales qui détournent les écoliers de son étude. Il plaide pour que la langue arabe et sa littérature affrontent la modernité et le progrès et s'ouvrent aux divers genres littéraires. Il sera le premier à écrire des nouvelles dans un style réaliste inédit. Ce sera, en 1936, avec la publication d'Assabiy al-a'araj (Le garçon boiteux), nouvelle que tous les écoliers connaissent au Liban. «Il y a une relation étroite entre ma révolte contre la société et ma révolte contre

le style traditionnel utilisé par les auteurs de nouvelles et de romans. Mon innovation est dans la mise à nu frontale de la réalité que j'ai exprimée aussi en termes crus, durs et, dans de nombreux cas, blessants.» Pour Toufic Youssef Aouad, la langue devrait être le seul facteur d'identité et d'unité. Il déplore dans cette même conférence l'omniprésence des religions, frac-

tionnées en une multitude de communautés et d'obédiences politiques, qui polarisent les esprits et dilapident les énergies. Ce combat pour la laïcité de la langue sera le combat d'une vie

Toufic Youssef Aouad entre très tôt dans la vie active. Le Bac en poche, il écrit dans de nombreuses revues littéraires. Parallèlement à ses études de Droit, il occupe successivement des postes de rédacteur en chef dans des quotidiens à Beyrouth et à Damas. Lorsqu'en 1933 Gibran Tuéni fonde le quotidien an-Nahar, c'est à mon grand-père qu'il fait appel pour en être son secrétaire de rédaction. Il lui confie également l'éditorial qu'il signera de son nom d'emprunt, Hammad. En 1941, il démissionne de ce journal et fonde sa propre revue al-Jadid, revue politique, sociale et littéraire, d'abord hebdomadaire puis journal quotidien, auquel collaborent ses pairs qui comme lui militent pour l'indépendance du Liban. En 1942, il est emprisonné dans le Sud avec d'autres militants par les forces de Vichy qui combattaient les Alliés

> En 1944, inspiré du programme social anglais «Premier Rapport Beveridge», il publie avec Michel Khadige un livre pour la réforme sociale au Liban, intitulé Pour un Beveridge libanais, dans lequel il étudie la condition des paysans, des ouvriers et des employés, réclame l'octroi de droits et l'augmentation des salaires. À peine

paru, le livre est épuisé.

TOURIC YOUSSEF AOUAD

Dans les meules

de Beyrouth

Le Liban indépendant se dote de représentations diplomatiques et demandera à mon grand-père d'aller à Buenos Aires avec Gibran Tuéni fonder le premier consulat libanais où les attend une large diaspora libanaise, issue de l'émigration du début du XX^e siècle. Ainsi démarre une longue carrière diplomatique à travers les grandes capitales du monde. Elle interrompra un temps son écriture. Il la reprendra, en 1962, avec une pièce de théâtre, Le touriste et l'interprète, la seule œuvre traduite de son vivant en français. Il recevra le Prix du Club du Livre pour la meilleure pièce de théâtre. Suivront ensuite d'autres recueils de nouvelles, d'autres écrits, le roman Tawahîn Beyrouth qui se déroule durant la période cruciale de la fin des années soixante, et un recueil de poèmes de deux vers, sans doute une influence des Haikus japonais, qui constitue une innovation dans la poésie arabe. À son éditeur libanais qui lui réclame une autobiographie, il écrit un récit sous forme de dialogue intérieur entre le moi intime et le moi publique. En 1988, un an avant sa mort, il publie ses œuvres complètes qui réunissent sa production littéraire.

L'UNESCO dans le cadre de son programme, l'avait désigné pour l'année 1974 «l'auteur le plus représentatif de son temps », appelant ainsi à la traduction de son œuvre dans toutes les

La traduction française de Tawahîn Beyrouth (Dans les meules de Beyrouth) est arrivée très longtemps après l'anglaise, l'allemande, la russe, la chinoise et l'espagnole. Mais la traduction en français d'Ar-raghîf (Le pain) est la première à être publiée et elle arrive à point nommé: elle livre un éclairage précieux et unique sur les événements qui entourent la Première Guerre mondiale, telle qu'elle s'est livrée au Proche-Orient, et dont les conséquences sont une clé pour la compréhension des phénomènes qui secouent aujourd'hui la région.

ZEINA TOUTOUNJI

LE PAIN de Toufic Youssef Aouad, traduit de l'arabe (Liban) par Fifi Abou Dib, L'Orient des livres/Sinbad/ Actes Sud, 2014, 266 p.

DANS LES MEULES DE BEYROUTH de Toufic Youssef Aouad, traduit de l'arabe (Liban) par Fifi Abou Dib, L'Orient des livres/Sinbad/Actes Sud, 2012, 288 p.

Romans

C'est dans la langue que d'amour et d'exil que tous les émigrants et les fils d'émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire Trois histoires et puis s'en vont problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire Trois histoires et puis s'en vont problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire Trois histoires et puis s'en vont problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaité écrire pour retracer l'histoire problement d'amour et d'exil que tous les émigrants auraient souhaite d'exil qu

LA MAISON D'AFRIQUE de Salma Kojok, alphAbarre, 2015,

'est l'histoire de Jamil que ra-Kojok dans La maison d'Afrique. Ce jeune homme de dix-neuf ans qui allait voir Saida pour la première fois quitte au

début du siècle dernier son village de Zrariyé, pour se rendre à Beyrouth puis à Marseille et qui finit dans les colonies de l'Afrique occidentale française, le visa pour l'Amérique lui ayant été refusé.

C'est l'histoire des milliers de Jamil qui découvrent le Beyrouth de 1912 et déjà le « sentiment de l'exil » dans la solitude d'un repas face à la mer. Beyrouth qu'ils abandonneront sans connaître la fin de l'histoire du Hakawati au Café el-Salam, des milliers de Jamil qui tournèrent le dos à celles qui leur «caressa la bouche la première fois ».

C'est l'histoire de Jamil pour qui « tout commence par un cri », la mort de son fils au village lui montrant la sur le bateau pour le Sénégal, l'amour gence pour ne pas mourir ».

fou, un don du crépuscule chaque jour renouvelé, avec l'épouse française d'un militaire, puis à Dakar les affres de la faim, la douleur raide qui court dans son estomac, ses aiguilles et ses

C'est l'histoire des milliers de Jamil en Côte d'Ivoire qui finissent en-

fin par décrocher un boulot, les débuts du négoce grâce au soutien d'autres ressortissants de Jabel Amel, les négociations des récoltes d'arachide et mille autres aventures avant que la fortune ne commence à leur sourire.

C'est l'histoire de Jamil qui retourne au pays quasiment sur un brancard en admettant que c'est dans la langue que réside la vraie maison.

C'est l'histoire des milliers de Jamil, des Gemayel, Taan, Fakhry, Achkar... qui refusent qu'on les enrôle dans l'armée française en guerre comme de vulgaires colons.

C'est l'histoire de Jamil pour qui «partir vient de si profond dans ses entrailles qu'il est une expression de voie du large, Jamil qui connaîtra, tout son être vivant, comme une ur-

particulière de leur famille mais aus- : d'Alessandro Baricco, traduit si celle, plus générale, d'une époque : de l'italien par Lise Caillat, qui s'étend d'avant la première guerre mondiale au lendemain de la Seconde et qu'aimeront découvrir tous les autres Libanais sur leurs frères de derrière les horizons.

L'écriture de Kojok est d'une grande : pelle par son dernier limpidité et n'a d'équivalent que la : livre traduit en frandouceur de son cours. On peut sans hésiter parler à son sujet d'écriture féminine. L'auteure opère de légers déplacements, des écarts de langue à peine perceptibles mais dont les effets sont poétiquement inversement proportionnels: «Il s'oublie dans ses pensées», « Elle dessina un léger sourire autour de ses yeux ». Ce sont des détournements et des glissements aussi ténus qu'efficaces, comme ces tournures en apparence anodines pour dire la nostalgie: « (...) ce nouveau venu qui portait encore l'odeur du pays», «les bruits inscrits dans son oreille antérieur», « Il lui ? vient dans la voix les comptines de son

Écriture féminine par les bruits du monde qui emplissent son espace, mais également les odeurs ainsi que les couleurs; féminine par tout l'attachement à la terre et au ciel de Zrariyé, à l'amour, à la mère, à la cuisine, au Sud, à ses bruissements et ses tremblements...

temps».

mait les choses et re-

lançait la course du

Il y a nécessairement

et surtout une femme,

plutôt trois, de trois

âges différents mais

romancier çais chez Gallimard, qu'il est aussi le directeur d'une prestigieuse école d'écriture sise à Turin, la Scuola Holden. Composé de trois récits indépendants et relativement

courts, Trois fois dès l'aube a tout d'un savoureux exercice d'écriture quoique l'auteur veut nous faire croire qu'on est devant le prolongement « discret et lointain » d'un titre déjà évoqué dans son roman précédent Mr. Gwyn: un petit livre écrit par un Anglo-Indien, Akash Narayan, et pour le « pur plaisir » d'une idée qu'il avait en tête. Le sujet proposé dans la classe d'écriture a sans doute été dans le genre: «Racontez la rencontre nocturne de deux personnes de sexes opposés dans un petit hôtel urbain miteux. » Et les hôtels ont toujours été des lieux romanesques par excellence mais les « rencontres » de Baricco ressemblent à de simples tête-à-tête qui se terminent donc, comme prévu, avec ANTOINE BOULAD: l'apparition, à l'aube, de cette « lumière



non successifs, celle d'âge certain occupe l'épisode de la fin, l'adolescente en deuxième lieu et la première, adulte, ouvre les étranges rencontres de «troisième type». Et ces histoires à l'aboutissement toujours imprévu et qui flirtent avec le sus-

pens se lisent avec délectation soit dans les dialogues vertigineux en boucle ou dans les narrations à la troisième personne. Il est comme ça Baricco, de plus en plus expérimenté dans l'art de mener son lecteur par le bout du nez dans les méandres de l'âme humaine restées gravées dans les mémoires avec Hervé Joncourt et son amour japonais impossible dans Soie ou Danny Boodman, le pianiste qui n'a jamais mis pied sur terre dans Novocento.

Un propriétaire d'usine qui produit des balances et dont le commerce bat de l'aile rencontre dans le hall d'un hôtel avec porte à tambour «toujours propice aux fantasmes », une femme qui

n'est plus très jeune « mais ça lui allait bien, c'est le cas parfois des femmes qui n'ont jamais douté de leur beauté»: l'aube se lèvera sur le dénouement le plus insolite. Le portier âgé d'un autre hôtel (ou peut-être le même) raconte sa vie à une jeune fille qu'il persuade de fausser compagnie à son ami au profil louche, et enfin une inspectrice de police conduit le petit Malcolm qu'elle devait garder dans un hôtel auprès d'un ami qui habite près de la mer.

Ces protagonistes qui ne se connaissaient pas avant parviennent dans le court laps de temps de l'échange à dévoiler les plaies béantes de leur condition humaine. Ils baignent dans une violence qui conduit l'un deux à treize ans de prison pour meurtre, l'autre à se faire battre par son amant ou le troisième à regarder ses parents brûler vifs dans leur propre maison, mais la tendresse et la compassion rachètent la solitude et les devenirs incertains des personnages, comme cette réflexion finale d'une femme sur le point de quitter encore une fois l'homme qu'elle n'a pas réussi à détester: «Elle vit ce visage qu'elle avait vu tant de fois, les dents de travers, les yeux clairs, les lèvres d'enfant, ces cheveux ébouriffés. Elle mit un peu de temps avant de dire quelque chose. Elle pensait à la mystérieuse permanence de l'amour, dans le tourbillon incessant de la vie.»

JABBOUR DOUAIHY

Une intrigue victorienne selon les astres

LES LUMINAIRES d'Eleanor Catton, traduit de l'anglais par Erika Abrams, Buchet-Chastel, 2015, 992 p.

u'attendons-nous juste d'un roman? Un récit divertissant? Une intrigue ficelée à la perfection? Une construction formelle sans faille? Un style travaillé et fluide? Ou des questionnements métafictionnels sur le genre romanesque en soi? Et que dire d'un ouvrage qui englobe tous ces éléments, mais laisse l'impression que quelque chose d'essentiel lui manque? Tel est le cas des Luminaires, second roman de la Néo-Zélandaise Eleanor Catton, qui lui a valu le Man Booker Prize 2013 à l'âge record de 28 ans.

Le 27 janvier 1866, Walter Moody, jeune Écossais décidé à faire fortune, débarque à Hokitika, petite ville néozélandaise réputée pour ses gisements d'or. Il pénètre dans le salon d'un

hôtel et tombe au milieu d'une assemblée suspecte. Douze hommes sont en pleine réunion secrète afin d'élucider des incidents bizarres survenus deux semaines auparavant: une prostitué a tenté de se suicider, un riche prospecteur d'or a disparu et un ivrogne est retrouvé mort dans sa maison.

Tout au long des quatre cents pages qui forment la première partie du roman, l'un des membres de cette assemblée résume à l'intention de Moody les échanges qui viennent d'avoir lieu entre les douze hommes, et qui ont trait aux circonstances ayant précédé et suivi les trois incidents étranges. Cette époustouflante récapitulation une fois achevée, on se retrouve au point de départ: dans le salon du même hôtel, à peine quelque heures après le début du récit et l'arrivée de Moody à Hokitika. Ce dernier, fasciné par ce qu'il vient d'entendre, fera désormais partie intégrante de cette assemblée secrète qui tentera de résoudre les trois mystères.



Se suivent alors onze parties de plus en plus brèves, la dernière ne dépassant pas une page et demie. L'action s'accélère progressivement, nous dévoilant des intrigues enchevêtrées où trahisons, vengeances, cocuages et découvertes de trésors sont au rendez-vous. Finalement, le livre se termine par un deuxième retour en arrière relatant ne pas croire à l'astrologie -, ne se les événements ayant précédé d'une année le début du récit. L'histoire revient derechef à son point de départ et se clôt en une seconde boucle, tel un serpent se dévorant lui-même - ou plutôt, tel les corps célestes parcourant indéfiniment leur orbite.

Cette dernière comparaison n'est pas fortuite puisque Les luminaires emprunte l'essentiel de sa structure à l'astrologie. En effet, à chacun des personnages est attribué un signe astrologique qui détermine à priori son caractère de même que ses interactions avec les autres protagonistes. De plus, Eleanor Catton affirme avoir construit son intrigue en se basant sur les configurations des planètes telles qu'elles auraient été visibles dans le ciel de Hokitika durant la période comprise entre les années 1864 et

Cette contrainte structurelle exorbitante que l'auteure s'est imposée pour des raisons obscures - elle-même dit manifeste dans le corps du texte que par les titres des chapitres et les diagrammes astrologiques à la tête de chaque partie. Elle demeure sans véritable conséquence pour le lecteur non versé dans cette science occulte. Mais une autre contrainte formelle est tout sauf invisible: l'ouvrage dans sa totalité est en effet un pastiche des romans victoriens du XIXe siècle; pastiche très réussi d'ailleurs, où vocabulaire, style, dialogues, intrigue échevelée et caractérisation des personnages se confondent avec ceux du modèle original.

Les luminaires est un roman monstrueux. De par son volume d'abord: un peu moins de mille pages. Mais surtout de par son ambition: faire couler une sorte d'expérimentation gratuite et poussée à l'extrême - la structure astrologique - dans le moule très classique du roman victorien; et ceci sans aucunement sacrifier la fluidité et le plaisir de la lecture,

ni l'intelligibilité de l'intrigue. Catton tient ce pari jusqu'au bout: son livre n'est jamais ennuyeux et l'intrigue, malgré maintes circonvolutions, demeure claire jusqu'à la toute dernière page, où elle est résolue.

Pourtant, quelque chose de crucial manque: les personnages semblent privés d'une intériorité qui les anime et donnent l'impression d'être les rouages d'une machine fonctionnant à merveille, plutôt que des créatures en chair et en os; Hokitika ressemble plus à un décor de théâtre qu'à une ville réelle. On se prend à se demander si Catton, tout occupée qu'elle est à satisfaire les exigences formelles qu'elle s'est imposées, n'a pas oublié d'insuffler la vie à son monde imaginaire. Le résultat -un tour de force - est un récit divertissant, admirablement bien construit et dont l'architecture étonne, mais qui laisse, une fois la lecture terminée, une sensation de vide. C'est toute la différence entre

l'artisanat et l'art.

TAREK ABI SAMRA